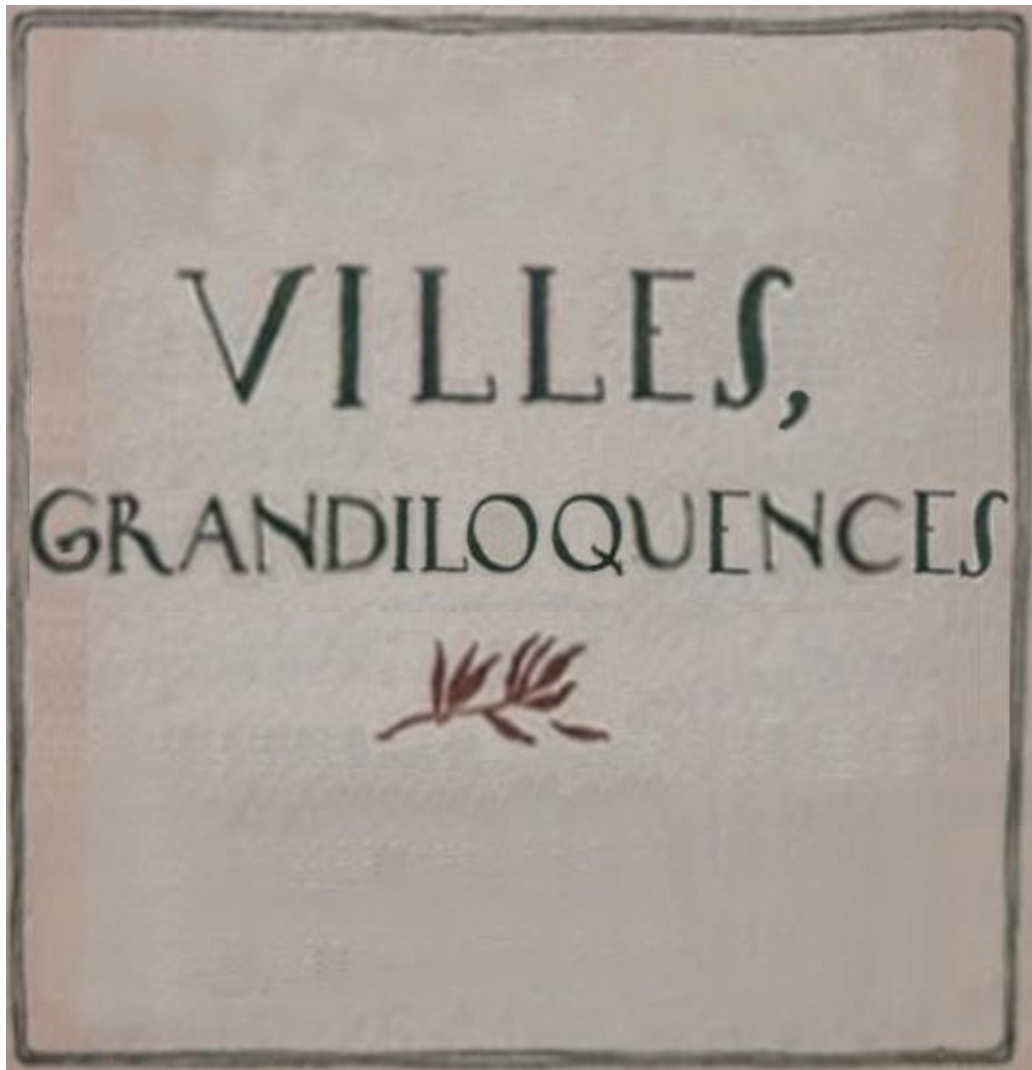


Pascal Kaufmann

VILLES, GRANDILOQUENCES



Villes, grandiloquences

Presque un roman

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2020, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds

ISBN 978- 2-9701393-3-2

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

2^{ème} édition

Remerciements

Merci à tous les gens de hasard qui ont permis de concevoir cette publication. A ceux qui m'ont encouragé et à ceux qui ont insisté, en particulier Martine, Sandra, Christine et Claude-Alain. Merci à Jocelyne, ma correctrice préférée, à Sylviane et à Daniel Musy qui a installé ce hasard sur mon sentier avec les Éditions du Sureau, appelées maintenant les Éditions SUR LE HAUT.

Sommaire

Lénine	11
Sarabande	15
Eugène Blum Et alicé Lévy	19
Django	25
Toulouse-Lautrec	27
Blaise Pascal	33
Origine du monde	41
Mary Long	45
Rouge	51
Charles B.	57
Les Voix	65
Banquet	73
Hôpital	81
Schuiten, Luc	85
Plage	91
Poutine	101

à Julie,
à Léo

Prologue

Je t'aime, un peu, passionnément, à la folie, pas du tout...nous nous sommes tous amusés à massacrer une marguerite, aveuglés certainement par un amour fragile. Mais imaginons que cet amour soit une ville et qu'au fur et à mesure que l'on arrache les pétales, on se dise : Un pauvre en plus, dix habitants en moins, une institution qui fout le camp, un hôpital qui disparaît, un bâtiment remarquable qu'on détruit, une personnalité qui déménage, la mémoire collective qui flanche, un quartier qui part en décrépitude, un grouillement culturel qui s'appauvrit...

C'est malheureusement le lot d'innombrables villes dans le monde et c'est le thème principal de ce livre.

Une ville parmi d'autres, ce sera La Chaux-de-Fonds parce que j'y suis né et que comme pour beaucoup d'autres qui en sont amoureux, voir cette marguerite urbaine perchée à 1000 mètres d'altitude, perdre un à un ses pétales alors que le sol est fertile et l'air qu'on y inspire inspire la désolation.

Reste à savoir si on laisse faire ou, s'il est même possible d'inverser la tendance.

Dans ce récit, se découvrent en filigrane de nombreux personnages russes plus ou moins illustres ou célèbres. Au début, ce ne fut qu'un simple

hasard, mais petit à petit, à voir ce qui s'est passé aux Etats-Unis lors des élections présidentielles de 2016 et les affaires d'espionnage en Europe, entre autres, atteste de la puissance et la mainmise toujours grandissante de la Russie au plan international. Ce n'est pas forcément réjouissant et à certains égards inquiétant, quand on fouille par exemple, le classement de la liberté de la presse 2018 où la Russie se situe en 148 ème sur 180 pays classés.

On reconnaîtra dans certains chapitres des faits historiques qui ne sont que des points de départ à l'intrigue et qui se muent rapidement en pure fiction.

Lénine

Lénine, dans un geste lent décroche ses lunettes. Il relève la tête, regarde la foule clairsemée, quelques rares personnes applaudissent. Tout cela n'a pas d'importance, il vient d'apprendre l'abdication du tsar de Russie.

J'ai peine à retranscrire sur mon carnet ce discours technocratique et prononcé en allemand. Je le fais pour rendre service à un pote journaliste qui bosse au quotidien socialiste *La Sentinelle* et qui ne maîtrise pas l'allemand. Il m'avait promis -mais il mentait- que mon papier intéresserait aussi le journal local *L'Impartial*, et qu'assurément je pourrais en retirer quelques sous.

Le temps du discours, les joueurs de yass n'ont même pas interrompu leur partie, la plupart des gens étaient venus pour la représentation théâtrale offerte par les dames de *L'Ouvrière* et qui étaient déçus car la pièce se trouvait reportée en raison d'une manifestation de soutien. Dans la salle d'à-côté quelques députés socialistes ont pendant ce temps tenu séance.

Je rencontre ensuite un cousin qui insiste pour m'offrir un verre de vin, on parle de cet hiver froid qui n'en finit pas, puis un autre verre. On parle de l'oncle, encore un verre, on parle de tante Agnès, encore un verre, du Léon qui s'est fait prendre sous une presse à cadrans chez Vulcain, il lui manque maintenant les deux index, encore un verre, de la Berthe qui s'est fait mettre enceinte, mais encore un verre, du Jean mobilisé à la frontière qui a vu un allemand, le dernier coup.

En sortant, je tombe sur l'affiche de l'appel à la manifestation qui dit: "Allons manifester contre le jugement du tribunal militaire condamnant le camarade Graber à huit jours de prison pour avoir protesté contre le système de santé de l'armée, on libère des traîtres, on libère des satyres, et on fourre au bloc un journaliste qui a agi au plus près de sa conscience pour défendre le piou-piou".

Dehors, il fait froid, mais la neige s'est arrêtée de tomber. J'ai déjà trop bu, je ne marche plus droit. Je tente de me diriger chez moi, je vis rue de l'Hôtel-de-Ville dans un meublé à peine salubre que je partage avec deux maçons italiens. L'horlogerie est en plein boum à cause de la guerre, les soldats ont besoin de montres bracelets et les bombes ont besoin de retardateurs. Il y a du travail et même si la ville tente de s'agrandir, il manque des logements. Des familles entières vivent dans une même pièce. Je rencontre à nouveau mon cousin bien faisandé et ainsi bien parti pour faire la plume. Allez cousin, quoi, un dernier canon.

La plume consiste à faire d'affilée les quarante-sept bistrots plus ou moins recommandables qui se suivent dans cette même rue. Je doute beaucoup de pouvoir réaliser cet exploit mais pars quand même, bras dessus-dessous avec mon larron de cousin visiter les cabarets. Il me demande pourquoi je reste affublé de ce bout de caoutchouc autour des doigts, prétend que cette odeur fait fuir les filles. Au Plat-ventre, je commence par m'étaler de tout mon long alors que l'établissement porte ce nom justement pour avertir des deux marches d'entrée en dévers. Je me retrouve le nez dans une écuelle de tripes -les restes du midi- destinée aux chiens (qui n'ont rien mangé ?).

Les établissements sont sombres, chauffés par des poêles à bois ou charbon au tirage défaillant, l'odeur de fumée imprègne chaque chemise, chaque poil, chaque tissu, chaque espace. Le plus souvent le sol est recouvert de sciure qui absorbe le trop plein de bière et on le racle une fois par jour. Quelquefois, les tables sont installées directement sur des claies en bois sur lesquelles on se tord volontiers les pieds, avec en dessous une rigole qui récolte les déchets et liquide de verres renversés et d'où émanent des vapeurs fermentées.

Dans chaque bistrot, le patron me reconnaît et me serine la même rengaine. Je te marque encore celle-là, mais demain tu viens payer ou j't'envoie le Fred. Le Fred est un colosse, vaut mieux éviter. Le patron sort de derrière le bar -car c'est prohibé- une bouteille d'absinthe -je l'ai compris plus

tard à mon mal de crâne- frelatée. Tiens c'est la meilleure ! Au numéro 32, les filles et leurs voix de tuberculeuses, leurs cuisses maigres nous dissuadent d'un arrêt, au 34 je ne résiste pas à m'égratigner dans les épines douces et les trous et les froufrous de la Rose et de l'Églantine. A ces drôles de jeux, je finis par perdre mon cousin mais gagne en revanche un morceau de tripe que je découvre collé sur mon front.

Au Cheval-Blanc, le tavernier me fout carrément dehors. Feignant, sans l'sou, enfleur d'ardoise, que j't'e r'voie plus !

Dehors, des bagarres commencent ci et là, comme chaque nuit. Je m'encoule dans une crotte de cheval. Malgré le froid, certaines de ces bêtes passent toute la nuit dehors avec une simple couverture sur le dos. On voit, qui forme un halo, leur haleine givrer. Il a quelques jours, par une nuit de cramine du diable, on a retrouvé sur les pavés, une jument crevée par le gel. Les gendarmes avaient identifié son propriétaire dans un cabaret. Il cuvait sa saoulerie étalé dans le vomi.

Mais moi, j'ai trop chaud, je ne veux rien savoir, je m'enfonce la tête dans un monticule de neige, je crois que je m'endors.

Quand bien plus tard, le grand Fred me secoue et que je sors la tête, j'entends outre le concert infernal de milles nains, le cri éraillé du coq qui semble avoir fait la foire lui-aussi. J'ai froid et derrière le voile éthylique et bleuâtre qui recouvre mes yeux je crois voir passer Lénine et quelques camarades qui se dirigent vers la gare. L'un d'eux se baisse, ramasse quelque chose, jette brièvement un coup d'oeil en arrière et se relève. Cette petite troupe, à ce moment-là, de quasi-inconnus laisse dans la neige des traces de pas qui semblent augurer un chemin bien plus long et tortueux.

Putain ! Mais dans le devant de quel foutre ou le derrière de quelles tortues ai-je bien pu perdre l'unique rendu du discours de Lénine du 18 mars 1917 au Cercle Ouvrier de La Chaux-de-Fonds ?

Sarabande

Une autre trace dans la neige, celle en forme de pot de chambre où a séjourné ma tête pendant plusieurs heures est bien la représentation exacte de ma vie actuelle. Et je crois que le temps est venu de prendre ma vie en main.

La vie est comme ça, on prend conscience de certaines choses mais finalement c'est toujours le vent qui a tout vu et tout entendu qui finit par décider. Ce vent frais qui vient en bourrasque et qui, sans politesse prend ce qu'il trouve et l'emmène là où il veut; des mouchoirs, des bouts de tissus ou de journaux, des plumes, ce papier mêlé à mes pieds. Je découvre qu'il s'agit là d'un billet d'entrée pour un concert donné au Casino; entre autre, la Sarabande d'un certain Georg Haendel.

Je sors mon canif et m'ampute de l'anneau de caoutchouc qui de toute façon était en train de me couper la circulation des deux doigts; ceux des promesses et de l'union.

Tout le monde est habillé du dimanche, je reste discret avec ma chemise jaunie, mon pantalon rapiécé et mes chaussures usées. Les musiciens entrent, ils sont si élégants dans leurs costumes, ils sont applaudis alors qu'ils n'ont encore rien produit. Au début, pom, pom, rien, pom, pom, on se croit sur le chemin de l'école à rigoler, à ramasser des pissenlits pour s'en faire des lunettes, à marcher au pas pour épater les filles. Dans les prés, joué en écho par les génisses de l'orchestre, les vaches ruminent en canon. Ça ne fait pas de bruit, c'est juste de l'air qui s'entortillonne.

Allez petits, amusez-vous, la vie est à vous. Au gentil jeu s'ajoute une gravité soudaine, les percussions s'imposent. Allez, petits soldats, mettez vos

bottes. On ne veut pas y croire et le premier violon se lance dans une propagande de paix, mais son archet, en même temps qu'il met en résonance les cordes dessine aussi à chaque passage une croix à l'endroit du corps qui sera meurtri bientôt. La violoniste tente par ses mouvements de poignet si graciles, si sensuels de cacher la tragédie imminente. On comprend pourquoi le bel orchestre a quitté sa fosse qui fait maintenant office de tranchée, qu'il y fait débarquer les poilus dans des conditions inhumaines, les hautbois y ont laissé le typhus et les flûtes ont semé la dysenterie, les tambours lancent des bombes, boum, boum, rien, boum, boum, des ventres explosent, il pleut du sang et des bras arrachés, boum, boum, rien, boum boum, qui recouvrent les cris et la détresse des soldats, les timbales ouvrent le feu et massacrent en rafale le moindre germe d'innocence.

Le jeu reprend moins vif, une partie des percussionnistes chancelants capitulent, la guerre est finie. Les musiciens encore debout amorcent un feu d'artifice. La joie est de courte durée, les archets vont et viennent de plus belle, ils piochent comme pour enterrer des cadavres, cette fois, c'est du bruit, aigu et entêtant, regardez ce qu'il reste de cette chaire à canon, regardez-les, splendides, ces estropiés, ces défigurés, pourquoi musique couvres-tu de tes accords, l'agonie de ces femmes à qui on a assassiné les maris et les enfants qui devront élever seules et misérables ce qui leur reste de famille.

C'est drôle, au mouvement prochain, le même lugubre tintamarre remplit les esgourdes d'un retentissement nouveau, le chef d'orchestre exhorte les musiciens rescapés de cette tuerie, à vider leurs instruments de leur tessiture la plus profonde, la plus chaude et la plus intense. L'érule du violon, le palissandre du basson, l'épicéa de la contrebasse, le cuir du tambour. La troupe des exécutants, subitement ressuscitée se met à tenir ses instruments d'une manière différente, elle dissimule la honte, affiche un semblant d'orgueil et se démène avec frénésie dans ce grandiose embrouillement final étrange au point qu'on se sent vaguement pardonné de toutes ces abjections. Quelle horreur ! Quelle beauté !

Ça finit par un roulement de tambour qui dit faites gaffe que ça n'r'commence. Boum, boum, puis plus rien.

A la fin du concert, je reste paralysé, je découvre que des spectacles, hors de ceux de la rue auxquels j'assiste tous les jours, peuvent bouleverser. Et mettre en branle dans sa cervelle une pléthore d'imaginations dont je devrai peut être me méfier à l'avenir.

Les spectateurs s'en vont couple par couple, un à un, si bien que je me retrouve seul dans la rangée de fauteuils sans m'en apercevoir. Ne reste finalement qu'une équipe de manutentionnaires en train de débarrasser la scène. Le régisseur qui tourne par-là. Tu fous quoi ? Faut que tout soit débarrassé avant une demi-heure. C'est vrai que dans mon habit de poulbot, je ressemble plus à un déménageur qu'à ces messieurs dames avec leurs jolis chapeaux venus en costume écouter le concert.

Le Casino, je n'y étais jamais entré et j'étais loin de me douter qu'il abritait un théâtre à l'italienne avec ses trois galeries, ses alcôves décorées de moulures dorées à la feuille d'or et ses fauteuils en velours. Tout est nouveau pour moi, je découvre ce théâtre, je n'avais jamais vu en vrai la plupart des instruments de musique et encore moins toute cette machinerie en coulisses. A mon imagination encore au galop s'ajoute la sensation d'être acteur et d'entrer dans un film extraordinaire. Je me mets au boulot imitant les gestes burlesques des acteurs du cinéma muet.

Une fois tout rangé, je croise encore le régisseur. Tu as l'air de comprendre vite et bosser rapidement, la journée je suis chef d'atelier dans une boîte d'horlogerie, on embauche, si t'as rien, viens demain à 7 heures. Sans me laisser le temps de répondre, il me tend un carton et disparaît.

Eugène Blum Et alice Lévy

Lénine, le disait : “.. les Suisses ne veulent pas apprendre comment organiser un parti révolutionnaire”. Cette hypothèse d’acte manqué helvétique peut se vérifier dans le slogan “Salubrité, Équité, Sécurité“ - qui sera la ritournelle officielle pour la conduite des travaux lors de la reconstruction de la ville après l’incendie intégral de 1794 - qui fait pendant à la devise “Liberté, Égalité, Fraternité” gravée sur tous les frontons des hôtels de ville de France mais à ceci près que l’on s’adresse aux choses plutôt qu’aux hommes. En Suisse, tant que les choses vont, les hommes vont. Si ma tante Agnès avait été présente à cet instant, nous serions sans doute partis dans de longues considérations philosophiques. Est-ce un reniement de la personne humaine ? Un goût immodéré pour le matérialisme ? Le Suisse se sent-il si insignifiant face aux Éléments, à la Nature, aux Montagnes, aux Alpes, aux Puissances étrangères ou divines ? Se sent-il lui-même dans sa sagesse une chose parmi les autres choses ?

Ma tante Agnès que j’adore, décédera bien plus tard, d’une tuile d’un toit qui lui tombera sur le crâne; les choses de la vie.

Mais bref, on reconstruit la ville avec une belle et large avenue que l’on nommera plus tard, en l’honneur du fameux peintre romantique exposé au Louvre, né ici même, Léopold Robert. On plaça des rues parallèles avec

des jardins, très espacées les unes des autres pour éviter toute propagation du feu en cas d'incendie.

De fait, idéalement placés par rapport à l'ensoleillement, à l'abri de l'ombre des bâtiments d'en face, les immeubles de quatre-cinq étages avec de grands vitrages permit, à l'intérieur de ceux-ci, l'installation d'établis éclairés de façon optimale pour l'assemblage des minuscules mécanismes d'horlogerie. La ville, petit à petit prit l'allure d'une construction en damier. Puis on laissa faire les choses.

Quelques Juifs venus d'Alsace, plutôt des marchands de bétail, vinrent s'installer et se lancèrent bientôt dans le commerce des montres, un marché en plein essor. Évidemment, il y eut une époque où on demanda leur expulsion - velléité du chef-lieu Neuchâtel alors sous emprise prussienne-, mais on comprit que leur habileté de commerçant, leur réseau serré seraient favorables au développement de la ville entière. D'un rouage à l'autre, ils s'intéressèrent avec succès à la production même de montres. Certains furent à l'origine d'inventions déterminantes dans ce milieu horloger florissant. Cette ville alors, ne fut plus simplement une chose. Avec l'essor de l'Art nouveau et du "style sapin" en particulier, on construisit maints bâtiments remarquables parés de vitrines si bien achalandées qu'il devint de circonstance de monter et descendre ostensiblement l'avenue Léopold Robert à pied, on se mit à faire podium, on se mit à faire le Pod, dès lors c'est le surnom que garda l'avenue qui, comme une rivière au fond d'une vallée façonne encore aujourd'hui la perspective du lieu.

La communauté juive pouvait être fière de son imbrication cruciale et d'ailleurs on entendait quelquefois " ..les choses ont mieux tourné ici qu'au bord du Jourdain, on rencontre sur le Pod des Juifs des deux côtés de la rive".

Donc, après mon engagement fulgurant au théâtre, je commence ma carrière d'horloger... enfin mon premier travail est celui d'homme à tout faire. Commis, aide-concierge, monsieur fait-ci, monsieur fait-ça.

Alors qu'un jour, j'étais en train de frotter au vinaigre blanc pour les faire briller, les lettres géantes en laiton du mot EBEL pendues au bureau d'accueil, la réceptionniste m'apprend l'histoire étonnante de cet acronyme, en fait la marque de la fabrique dans laquelle je suis embauché depuis plusieurs mois, le lendemain du concert de Haendel.

Elle m'explique que EB sont les initiales de Eugène Blum, le E, la première lettre du mot ET, le L, l'initiale du nom de Alice Lévy, j'adore son sourire. C'est bonnard. J'ai envie que la discussion continue. Je dis ce qu'il me passe par la tête... quoi une femme ? En fait, c'est l'épouse du patron, et aussi ses yeux marron malins. Ah ! Ils sont mariés dans la vie et en affaires, je cherche un compliment discret. Si je devais faire affaire avec toi, je mettrais le premier E à la fin. Oh le malin, si le mot auquel tu penses est BELLE, sache que ça prend deux L. Mal parti. Mais j'ai envie de rester, tu crois qu'ils s'aimaient vraiment ?

Madame Alice est très gentille avec moi et elle fait beaucoup pour la firme. Et toi tu en ferais un peu plus ? C'est une créatrice, une femme de talent, la Coco Chanel de l'élégance horlogère, une self made woman. Une quoi ? Je comprends pas, quel nase, élégante comme toi ? Elle remarque mon jeu qui n'avait pas l'air de lui déplaire. Après leur mariage, ils ont visité tous les pays d'Europe, on raconte que leurs amours passionnées traversaient toutes les frontières, dans les trains, sur les bateaux ils s'abandonnaient perdant toute raison. De qui parle-t-elle ? J'ai chaud. Elle trouvait dans ces voyages et cette liaison intense l'inspiration pour de nouvelles créations. Inspiration, je m'approche un peu d'elle. D'ailleurs, regarde les photos de ses derniers modèles, on peut presque y deviner le pays visité et l'intensité de leur amour juste avant leurs réalisations. Intensité, amour, je m'approche encore, je sens son haleine chaude, je sens aussi la forte odeur du vinaigre sur mes mains, je me replie. Parle encore, tu entends battre mon cœur ? Monsieur s'occupe plutôt de l'administration, il voyage beaucoup pour ses affaires, c'est au Portugal qu'il m'a engagée comme traductrice et c'est pourquoi je me retrouve, ici à La Chaux-de-Fonds. Quoi ? La seule immigrée portugaise du pays et il faut que je tombe dessus, elle n'a pas d'accent et connaît l'orthographe mieux que moi, elle parle anglais, c'est qui cette fille ? Il vaut

mieux que je file. Attends ! Je réalise qu'elle a romancé l'histoire, que tout n'est peut-être pas vrai, mais que comme moi elle sent une complicité s'installer, une envie d'être ensemble, une envie de se toucher, une envie de se revoir, de s'aimer. On comprend tous les deux que comme Alice et Eugène, on pourra mêler nos noms, en faire des acronymes à l'effigie du bonheur, on écrira aussi des acrostiches avec le prénom de nos enfants. Un jour, les choses tourneront mal et on aura mal, mais on passera par-dessus parce qu'en plus d'être des amants, nous serons devenus aussi frère et soeur avec cette impression intense d'être issus du même ventre. Peu importe quelle sorte d'amour nous unira, il sera présent partout, des deux côtés du Pod et de tous les côtés du Jourdain.

Des années plus tard, une annonce dans *L'Impartial* indique le décès de Monsieur Eugène Blum, industriel et personnalité reconnue d'une rare envergure.

Quelques années plus tard, une annonce dans *L'Impartial* indique le décès de Madame Eugène Blum, créatrice de prestige dans le domaine des montres de luxe. Quelle tristesse, une femme de cette trempe, icône ignorée et avant-gardiste de l'émancipation féminine, ni Alice, ni Lévy, femme de..., c'est tout... si illustre fut son mari.

Des années plus tard, une annonce dans *L'Impartial* indique que Ebel a été racheté par une compagnie américaine insensible à un patrimoine autre que financier. A peine plus tard, une annonce dans *L'Impartial* indique que Ebel quitte La Chaux-de-Fonds pour Bienne. Ebel, marque emblématique, mais c'est alors malheureusement le lot de nombreuses grandes marques horlogères. La ville voisine du Locle suivra infortunément la même destinée.

Karl Marx avait écrit dans *Das Kapital* que La Chaux-de-Fonds n'était en fait qu'une seule manufacture horlogère, que dirait-il aujourd'hui de cette ville où tout est télécommandé de l'extérieur, où les marques internationales qu'on dit prestigieuses viennent se servir d'un savoir-faire unique et repartent les poches pleines en se souciant bien peu des origines de leur succès et de

toute la passion et le travail d'une vie qui peuvent s'entrelacer dans un acronyme.

En sortant du turbin, j'étais si heureux ce soir-là. Même le chef quand il versa une cuillère de savon liquide pour se laver les mains, -il était interdit d'en utiliser plus et de se servir seul, mais comment devient-on riche ?- me trouva un air guilleret. En v'là un qui va bien aller jouer du fricot c'soir. Qué ouais. Un collègue me refille un peu de sa dose de savon, la mienne n'a pas suffi à effacer l'odeur tenace du vinaigre sur mes mains.

Devant la porte, je me sens joyeux, j'attends ma jolie réceptionniste en sifflotant. En face, pas très loin, un poseur d'affiches, encolle, déplie, ré-encolle sa réclame puis la repasse encore à grands coups de balai. Finalement, elle est là placardée, bien visible, accablante et impeccablement alignée.

****----- AVIS -----****

ECOLES MILITAIRES

Le Département militaire fédéral a fixé pour
les recrues de la classe 1898
deux écoles de recrues par division avec école de cadre.
Les écoles de recrues auront lieu
du 3 octobre au 8 décembre

Putain de merde.

Django

Tu vois Papa, ta vie de bouseux, j'en veux pas. Tu t'lèves comme un automate, tu vas bosser pour ton patron qui n'en a rien à foutre de toi, tu r'viens à midi, tu vois pas qu'on est là, tu bouffes en lisant ton *Impartial*, où y'a qu'la date qu'est vraie, le soir t'es crevé, tu vas boire des coups avec tes copains poivrots ou tu vas à des comités pourris de bourges, tu r'viens bourré et tu veux que ça m'serve comme exemple ?

Je crois que mon père m'en a laissé trop dire. Il renifle deux fois et se gratte l'oreille, ça veut dire qu'il prépare, non pas une réplique, mais le dernier mot qui tue, un truc humiliant auquel il ne me laissera pas répondre et que mon unique choix sera de me barrer en claquant la porte. Et j'ai claqué la porte.

Je sors dans la rue, je shoote un caillou, me tord le pied. Ça fait chier. Ils peuvent pas nous laisser vivre, les vieux.

J'entends une vague mélodie, une guitare ? Je longe le grillage rouillé qui cancelle la rue pour cause de travaux, je vois en face une typesse assise sur un muret qui joue d'un drôle d'instrument. Je ne sais pas qui elle est, pourtant les voyous et galopines du quartier, je les connais tous. A travers le grillage, j'observe l'étrangère, ses cheveux roux et bouclés tombent sur sa gratte à deux balles, elle joue les jambes croisées comme une chaise en rotin, une musique gitane.

Par-dessus sa musique, elle lâche de temps en temps des sons avec sa bouche, elle a de grandes dents. Elle me voit, elle entortille ses chevilles de rotin d'un tour encore. Elle me fait un signe de tête. Ap katé. Quoi? Je me montre de l'index avec un haussement d'épaules, comprends pas. Viens gadjo. Je m'appelle Sara sans 'H' et toi ? Sa guitare est bricolée avec une boîte de

cigares. Elle raconte qu'elle est fille d'un musicien d'un groupe qui joue ce soir au cercle du Sapin, dont le leader s'appelle Django Reinhardt et que c'est un honneur de jouer avec lui tellement c'est le plus grand. Elle déroule ses jambes d'un tour. Elle m'explique que Django en manouche, veut dire « je m'éveille », qu'il fait ce qu'il veut et si l'envie furieuse lui prend d'aller voir des forêts, des rivières, de respirer l'air libre, il fonce, tant pis s'il doit sécher un concert. Lors de l'incendie de sa roulotte, il s'est brûlé la main gauche et a perdu l'auriculaire, le doigt pour se gratter l'oreille, celui des promesses aussi et l'annulaire, le doigt de l'anneau et de l'union. Il a perdu les doigts pour jouer de la guitare, sa raison de vivre. Ses chevilles se vissent encore d'un tour. Elle raconte qu'au lieu de tout arrêter, il a fait de son handicap une force et qu'il a "révolutionné" le jazz manouche avec une nouvelle façon de jouer de la guitare. Puis d'un coup, elle se lève -comment a-t-elle fait pour dévisser ses guibolles sans tomber- elle crache par terre. Elle dit : "toi et moi, on y va ce soir". Je remarque qu'elle garde attachés, avec un élastique à conserve l'annulaire et l'auriculaire de sa main gauche.

Il y a du monde partout, on va pas faire la queue ? De toute façon j'ai pas d'sous. Moukave, il faut juste que mon vieux m' voie pas. On passe par la fenêtre des toilettes en se faisant la courte échelle. Quel concert, incroyable de voir jouer Django. Sara avait raison, il transmet une si grande énergie.

Mais ce que j'ai préféré, c'était d'être près de Sara, elle aussi transmet quelque chose, à un moment donné, elle m'a pris la main et je me suis demandé quelle lettre de mon prénom je pourrais enlever pour me sentir davantage près d'elle. Un peu avant la fin du concert, elle a disparu. Jamais revue.

Alors, j'ai décidé comme Django de m'éveiller, que mon handicap serait ma force. J'ai trouvé un bout de chambre à air par terre et j'ai serré dedans le doigt des promesses et celui de l'union. J'ai craché par terre.

Je ne suis jamais retourné chez moi. Je me suis retrouvé dans un bouge entre deux maçons italiens à la rue de l'Hôtel-de-Ville, perdu comme si j'avais changé d'époque.

Toulouse-Lautrec

Le célèbre peintre Toulouse-Lautrec se trouve, à la fin sa vie dans un état de décrépitude physique avancé, il est interné dans une maison de santé à Neuilly-sur-Seine sur le site qui abritait il y a peu l'extravagant jardin de la Folie Saint-James, à vrai dire une maison de fous (pour riches ?).

Là, il rencontre un mystérieux bonhomme, Nicolai Savine interné depuis quelques mois. Ils passent de longs moments ensemble. Savine écoute avec intérêt les aventures rocambolesques de Toulouse-Lautrec que celui-ci raconte avec gourmandise, il y mêle quelques récits empruntés à des hallucinations dues à sa carrière de buveur d'absinthe invétéré.

En échange de son écoute, Savine offre une présence rassurante. Il est toujours vêtu de façon raffinée, ses cheveux argentés coiffés en brosse et sa barbe poivre et sel toujours impeccablement taillée en collier sur une large mâchoire qui présage d'une éducation propre aux gens bien-nés. Ses yeux marrons empruntés à Gengis Khan, visiblement tenus brillants par l'activité permanente de son esprit et son accent slave ne manque pas de susciter la curiosité jamais en berne de Toulouse-Lautrec.

Quelle rencontre incongrue que de croiser ce couple quand ils se promènent dans l'allée du jardin de la Chapelle. La prestance et la grandeur de l'un contrastant tellement avec les imperfections - du moins morphologiques - innombrables dont la petitesse n'est pas la moindre de l'autre qui, malgré tout peut, se targuer d'une certaine élégance.

Leur complicité devient d'autant plus forte que Savine - par quel moyen ? - parvient à tromper la surveillance des gardiens et fournit Toulouse-Lautrec, plus ou moins régulièrement, en fioles d'absinthe ou de cognac.

La Goulue, Le Moulin-Rouge, Le Chat Noir, Montmartre, *Spectaculaire, Spectaculaire !*, les bordels; un jour fatigué de raconter encore à son cher ami les mêmes histoires, Toulouse-Lautrec ne trouva plus de raison à sa folie. Afin de prouver sa bonne santé mentale, il reproduit de mémoire une série de dessins sur un de ses thèmes préférés, le cirque. Son docteur dut admettre la corrélation certaine entre ses dessins et ses œuvres bien connues. De plus, il resta ébahi par la sûreté et la dynamique de ses coups de crayon. Il n'y eut d'autre option que de licencier Toulouse-Lautrec quelques jours plus tard.

Tandis que Toulouse-Lautrec quitte "le sanatorium" à grands coups de talent, par la grande porte en quelque sorte, Savine, une quinzaine plus tard s'en va, lui, par une porte plus petite ; on dirait qu'il porte sous son bras un lot de toiles enroulées.

C'est ainsi qu'on pu lire dans le *Bremer Nachrichten*, le quotidien de la région de Brême en Allemagne, du 25 novembre 1903, au chapitre des faits divers :

L'ingénieur civil russe Nicolai Savine, qui avait été arrêté dernièrement à Lisbonne où il avait pris le nom de comte de Toulouse-Lautrec et qui a subi antérieurement plusieurs condamnations, a été condamné par la deuxième chambre correctionnelle du tribunal de première instance à un an et trois mois de réclusion pour escroqueries commises aux dépens des maisons de commerce de cette ville.

Il s'avèrera que Savine passera le reste de sa vie à jouer au chat et à la souris avec la maréchaussée de nombreux pays. Il se retrouva finalement à Zurich où il se fit passer pour un exilé bolchévique, puis de fil en aiguille, d'intrigue en intrigue, devenu bête traquée, il se trouva un terrier dans une chambre de bonne à La Chaux-de-Fonds se nourrissant de charognes, de la

chair meurtrie de filles misérables jetées aux numéros 32 et 34 de la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Il n'est pourtant pas si loin le temps, où Toulouse-Lautrec, le vrai, peignait ses prostituées avec tant d'affection, de précautions, ceci sans jugement, simplement des femmes dans leur vérité, dans leur luminosité.

Quant à l'œuvre abjecte de Toulouse-Lautrec, le faux, doit-on vraiment en décrire le cruel aboutissement; à voir ses pots de peinture aux couleurs de l'humiliation et de l'aliénation, il vaut mieux y renoncer.

Les deux sœurs, de leur nom d'artiste Rose et Églantine, sont occupées à faire un peu de lessive, confinées dans leur chambre. Dans le lit d'à côté, deux autres filles cadavériques, sont en train de mourir pour un jour de plus.

La porte s'ouvre brutalement, le grand Fred qui fait de la place partout où il arrive, dépose un sac de charbon. C'est une armoire à glace, on fait appel à lui pour les petits boulots, pour "raisonner" les mauvais payeurs, par exemple, ce qu'il n'aime pas faire car c'est aussi un type au grand cœur, mais faut bien se nourrir et les taverniers lui donnent à finir les restes du repas des clients.

Le grand Fred fait partie de ces êtres qui ne voient pas le mal, à qui on ne pense jamais si ce n'est pour lui demander un coup de main et, que l'on remarque pas sauf une fois disparu.

Alors, ces êtres indispensables deviennent des héros. Ils manquent à tous ceux qui n'avaient pas de force ou une santé déficiente et à qui, ils avaient rendu d'innombrables services, ils manquent à la rue comme personnages emblématiques ou auteurs d'une multitude de gestes gratuits relevant de la salubrité publique. Ils manquent aussi à ceux, les plus nombreux, qui n'ont fait que de profiter de leur probité et de leur candeur.

Le grand Fred avec ses mains de géant chaudes et festonnées de corne assure quelquefois un service de rebouteux apprécié par les belles-de-nuit. Il

connaît moult recettes de bonnes femmes ou même des fois, il en invente de quoi rassurer l'une de ces âmes fracassées dont on ne sait trop, si elle verra un matin nouveau. Il prend soin des filles quand elles ont reçu des coups, c'est-à-dire souvent ou quand elles sont malades, c'est-à-dire toujours. Un frangin.

En échange, Rose lui apporte sa bonne humeur et Églantine lui apprend à lire.

Venues de leur campagne suisse allemande, les deux sœurs jouissent heureusement d'une santé robuste, d'un esprit solidaire qui jusqu'ici leur a servi à tenir tête à Savine le mal-nommé qui bien entendu se montrait sous une fausse identité.

Peu à peu démontée par les habitués, Rose, la blonde, restait pourtant jolie. Ses charmantes fossettes et ses belles dents lui donnaient l'air de s'amuser tout le temps. Rose, pour survivre se réfugiait dans la rêverie, elle s'imaginait sillonner les chemins en roulotte bien blottie contre son homme, un gars simple et gentil qui tiendrait les rênes à la fois du cheval et à la fois d'un bonheur trouvé.

La noiraude Églantine était connue pour son caractère bien trempé, certaines fesses s'en souviennent, avec ses cheveux montés en chignon, son regard direct, ses pommettes saillantes et rosées, ses dents saines, elle exerçait l'attrait par sa fraîcheur et la fascination du fruit défendu, une forme de vertu recherchée par la clientèle. Églantine tenait bon, grâce à son imagination, elle avait en tête des projets qu'elle savait pouvoir réaliser un jour avec sa sœur. Les pieds sur terre, pragmatique, elle se demandait souvent comment elle et sa sœur en étaient arrivées là, elle pensait : ”..du point zéro où je me trouve, le moindre changement sera un immense progrès..”. Quelques heures auparavant, elle avait dû s'astreindre à une passe avec un jeune homme aviné, des tripes collées sur le front et qui sentait le caoutchouc. Rose rêve, Églantine élabore.

Quelquefois, se sentant tellement dégradées, que d'apporter un soulagement à quelqu'un de plus faible leur apportait un vague sentiment

d'utilité, d'autres fois elles passaient des instants joyeux avec des hommes qui venaient jouer plus qu'autre chose sans forcément qu'il y ait du sexe, plus rarement l'alcool aidant, elles se sont amusées, elles ont ri.

Ce soir, avec la brute qui tient Églantine dans la petite chambre, c'est différent. Ah, tu veux pas de moi, putain, vas-y défends-toi, crie, montre tes dents, garce ! Voleuse ! Tu vas voir !

Rose monte avec un client, elle passe justement devant la porte entrebâillée de la petite chambre. Elle entend les injures, plutôt des insultes. Cela lui fait mal, mais sait bien que dans ce lieu de débauche, celles des mots n'est pas en reste. Elle pense à sa roulotte tirée par un beau cheval, elle passe tout droit. Puis, tout à coup, elle se cabre un peu comme l'aurait fait son cheval, revient en arrière jusqu'à la porte entrouverte, elle a reconnu un certain accent russe. Elle prend ce qu'elle trouve, une lampe à pétrole, une canne, elle entre dans la chambre frappe de toutes ses forces au hasard sur le monstre en furie, celui-ci se retourne. Ah la frangine maintenant, prends ça traînée ! Il est déchainé comme un fauve, il mord, il moleste, il secoue, il hurle, il s'apprête à tuer.

Alors soudain, son corps lourd s'abat sur le sol, le client de Rose d'un seul coup de tisonnier avait, sans réfléchir, s'étant ainsi lié au destin des deux sœurs, renvoyé le comte de Toulouse-Lautrec, le faux, aux enfers.

On vit trois silhouettes courir si vite dans la rue, on ne revit jamais de telles silhouettes.

Plus tard, certains ont cru voir une autre silhouette, celle d'un attelage se diriger vers Le Locle, puis peut-être la frontière.

Ceux qui ont vu les trois silhouettes courir ont déclaré : "on aurait dit que l'une d'elles portait sous son bras un lot de toiles enroulées".

Rose rêve, Églantine élabore.

Blaise Pascal

Qu'une ville prospère et se projette dans l'avenir, mais alors qu'elle perde dans les méandres du passé la corvée quotidienne d'aller chercher l'eau pour toute la famille au puits ou à la citerne recueillant l'eau de pluie, en s'esquintant dans les escaliers jusqu'au 4ème étage de l'immeuble.

Heureusement, pour la gloire du futur, émerge quelquefois de la masse laborieuse, un personnage de génie. Ainsi Blaise Pascal. Ses principes théoriques, son traité sur la mécanique des fluides ont été vérifiés par la réalisation d'une multitude d'ouvrages hydrauliques d'envergure. Tout le génie de Pascal est à la base de la possibilité d'adduction de l'eau courante à La Chaux-de-Fonds.

Les premières contractions commencent vers neuf heures, la mère qui a déjà eu deux enfants appréhende l'accouchement avec sérénité. Elle se prépare une infusion de tilleul et essaye de se détendre, elle s'installe à côté du fourneau, sur le fauteuil de la grande chambre. On lui prédit un garçon, son ventre est pointu. Le père n'est pas là, il travaille, tout ça n'était pas prévu pour cette semaine, le téléphone est encore un accessoire de science-fiction, de toute façon lui aurait-on donné la permission de quitter son poste ?

Toute la prouesse du projet est de faire grimper de l'eau de la rivière Areuse de 488 mètres et de la faire couler ensuite dans un aqueduc souterrain de 20 km avec comme unique apport d'énergie la force des flots. Il s'agit dans un premier temps de faire arriver l'eau dans une fontaine monumentale puis progressivement amener l'eau courante dans toute la ville par des conduites.

La fontaine monumentale à l'architecture inspirée par le parisianisme ambiant fut ornée au départ de douze nymphettes très légèrement vêtues. Mais un vent de censure souffla sur ces nymphettes qui avaient déjà bien

froid, on exigea qu'elles se rhablassent. L'artiste, avec beaucoup d'habileté, mit à la place des dames au cul nu, des tortues symbolisant les dames de petite vertu dans la mythologie locale.

La mère pense que le moment de monter à l'hôpital est venu. Elle prépare quelques affaires et appelle le grand-père qui va l'accompagner.

Les immenses pompes-turbines sont en marche, une estafette a prévenu l'ingénieur Ritter que l'eau arrivera dans une demi-heure environ, le temps que le réglage des machines soit optimal. Une foule, surtout des femmes, considérable et enthousiaste est réunie autour de la fontaine monumentale.

On installe la mère sur un lit, la sage-femme fait bouillir de l'eau. Les contractions s'intensifient. La mère prend de petites bouffées d'air. Mais soudain elle perd ses eaux.

L'ingénieur venait d'ouvrir la dernière vanne et de l'eau partout jaillissait.

Tout s'enchaîne rapidement, la sage-femme prend les bonnes décisions et dans la beauté de ses gestes aide le monde à recevoir en son sein un bébé de plus. La mère qui tient son bébé près d'elle pleure de joie.

La foule est en liesse, on entend des hourras. Toute cette eau qui sort de la bouche des tortues et qui finit en un jet puissant. Fini les corvées. Vive le progrès ! Vive le progrès !

Et puis, petit à petit, la foule se disperse.

Le père qui a fini son travail arrive tout essoufflé à l'hôpital. Il félicite la mère, il est content, ils sont fiers. Ils se racontent les péripéties de la journée. Comme prénom, on va lui donner Pascal.

Quelques jours plus tard, la famille envoie les faire-part de naissance.

L'ingénieur Ritter reçoit une carte postale, sur la photo on voit dans une couronne de laurier, une vue de la Grande Fontaine et de son jet d'eau puissant. La carte est signée " les ménagères reconnaissantes ".

Pascal, avec ce prénom si illustre, à quel destin sera-t-il promis ? Des inventions, de nouveaux traités de physique, des Pensées en pagaille.

Un dimanche, toute la famille se retrouve, le jour de son anniversaire et bizarrement personne ne fait attention à lui, ni lui souhaite bonne fête. Les convives se mettent tranquillement à table. Au menu, servi avec du gratin, un appétissant gigot d'agneau. Ô Pauvre, Ô Déception. Oh Pascal, ton nom, tu le dois à un mercredi de la semaine pascale où tu es né.

Avec l'agneau sur la table, ton avenir est tout tracé, bien à l'abri du triomphe des académies.

Même si la disgrâce fut involontaire, il faudra s'étonner, qu'ainsi destitué du titre de grand philosophe à celui de petit mouton, Pascal ne se livre à quelques actes de représailles ?

Et que, de son imaginaire, quand, à certains instants, le mur séparant le cartésien du lyrisme champêtre se lézarde, la frontière du réel et celle de l'abstraction s'estompe, il tague avec allégresse ces remparts, sous couvert de ce pseudonyme affublé sitôt la naissance ?

Origine du monde

Oh la belle bleue, oh la belle rouge, oh la belle jaune; couchés dans l'herbe, les gerbes multicolores du feu d'artifice semblent nous tomber dessus comme dans un spectacle en trois dimensions. Pendant plus de quarante minutes, une formidable pétaradance se peint et dépeint et se joint aux étoiles du ciel. Nous restons fascinés comme si au bout de cette féerie nous comprenions un peu de notre passé. Un peu de notre passé, quand ça faisait big, un peu de notre passé quand ça faisait bang.

La dernière détonation se met à résonner, il est 23h32; toute cette énergie s'envole. Tout à coup une étincelle, puis deux, puis mille qui embrasent une forêt de bambou ou le cul d'un paon, sa roue, qui embrase à son tour l'imagination de chacun. La première étincelle se refroidit, on ne la voit plus, en retombant, elle croise des milliards d'étincelles en train de s'éteindre et d'autres de s'allumer, des milliards de feux de forêt, des plumes de paon incandescentes, des plumes de paon délavées et refroidies dodelinant dans les airs. La première étincelle touche maintenant le sol, il est 23h45. Alors qu'on la croit morte, l'énergie qu'on lui a transmise lui permet encore de brûler un brin d'herbe et ses cendres vont engraisser la terre et un plant de pâturin, peut-être, va germer. L'étincelle ne meurt jamais, elle transmet son énergie, elle parvint même à pénétrer nos corps car une vache va manger le pâturin... mais vous êtes vegan peut-être ?

Nous ne sommes qu'un micro-maillon d'énergie dans une chaîne infinie. Plus ou moins vive, mais nous ne sommes qu'énergie.

En tous les cas, c'est ce que je conclus à 23h52, en ce jour de fête nationale du Premier Août, tout mou, allongé sur l'herbe. Quelques plants de pâturins me chatouillent les orteils. Je m'endors en rêvant, énergie...

...énergie que je veux exploiter et même si je suis en vacances, j'en profite pour quelques travaux d'entretien à la maison. Aujourd'hui, j'ai l'intention de poser des panneaux isolants dans le galetas sous le toit. Dans ce repaire de Diogène, je dois commencer par me frayer un passage dans tout ce fatras amassé. Sur une poutre, épingle à un clou de palefrenier je découvre une copie du tableau de *L'Origine du monde*. Me souviens du trouble ressenti à Ornans, au musée Gustave Courbet quand je me suis trouvé devant l'original.

Bien sûr, au début je me suis surpris dans l'attitude du voyeur, d'ailleurs ce n'est certainement pas la simple inadvertance qui avait pendu cette image à la poutre, mais ensuite il s'était passé quelque chose à quoi s'ajouta le souvenir de l'émotion intense et un peu brusque de la naissance des enfants. Ce tableau est capable de nous absorber de pied en cap, de nous happer, il nous suggère irrésistiblement d'enjamber son cadre et de pénétrer son sujet touffu car il y a forcément à voir. On pense découvrir effectivement un peu de sa propre origine ou du moins, des choses qui feraient big ou bang. Mais il n'y a rien d'autre que de la nuit, le bruit du cœur, du suint et des odeurs. Alors on en ressort penaud, la queue entre les jambes, puis après avoir désescaladé le cadre, en sueur, on se retrouve comme quelques secondes auparavant devant l'œuvre... qui nous happe encore et encore jusqu'à l'épuisement ou alors jusqu'à ce que se révèle une mince étincelle qui transmettra alors ce qu'elle peut d'énergie.

Il fait chaud sous ce toit, mais je dois continuer les travaux. J'en suis à dégager des étagères quand boum badaboum tout dégringole et s'étalent sur le sol, plein de livres écornés et oubliés par une génération précédente. Des classiques apparemment. *Madame Bovary*, *Bourlinguer*, *Les Misérables*, toute la série reliée des *Rois maudits*, une bible, *Derborence*. Il y a un roman de Dostoïevski, *L'Idiot* que je fais l'erreur de feuilleter, que j'aurai mieux fait de garder pour caler l'étagère, car je n'ai plus rien fait d'autre de la journée.

Que de mots, quelle densité de texte. Après une vingtaine de pages il ne s'est toujours rien passé, des personnages défilent devant la cheminée et font des commentaires.

C'est comme une série télévisée qui dure des années où les personnages, toujours les mêmes, se mélangent perpétuellement, se déchirent, manœuvrent et finissent par jouer le rôle de l'autre. Je pose un instant le livre, il serait amusant d'inventer une histoire avec des noms en -ovitch et en -evna (fils de, fille de) avec des cosaques ou des officiers en uniforme et des intrigantes au sang bleu.

Bof ! Je reprends ma lecture de l'Idiot. Et tombe, après d'innombrables allées et venues devant la cheminée et autres trahisons, sur une jolie phrase : "La beauté sauvera le monde".

A la lumière du feu d'artifice d'hier, cette ribambelle de mots qui dansent en transe, ce galetas encombré de souvenirs, ce tableau, ce plongeon dans le passé, où je me souviens maintenant de la rencontre avec ma jolie réceptionniste portugaise chez Ebel, que j'ai fini par épouser et avec qui j'ai passé les plus tendres moments, cette phrase, "La beauté sauvera le monde" et ce tableau *L'Origine du monde* suscite l'envie d'un grandiloquent essai littéraire avec plein de monde. Allez, à la hussarde avec beaucoup de personnages mais sans cheminée. Pour l'occasion, je me déguise en Storony Francinovitch. Voici.

Nastassia Alexandrevna sentit les premières contractions vers neuf heures du matin. Une vague anxiété la saisit, elle se prépara une infusion de tilleul pour se détendre et s'allongea sur le sofa. Elle téléphona à son mari Storony Francinovitch parti au travail plus tôt le matin, car l'accouchement n'était pas prévu cette semaine-là. Il promit de se dépêcher et d'accourir le plus vite possible. Mais quand Storony Francinovitch arriva tout essoufflé à la maternité, le rythme des contractions avait tellement baissé que la sage femme Elena Mitrofanovna avertit que l'accouchement aurait lieu bien plus tard, sans doute au petit matin et que Storony Francinovitch devait, selon le règlement quitter la chambre et revenir à ce moment-là.

Elle usa ensuite d'une expression de circonstance. “Je fermerai les yeux si vous voulez dormir ici”. Elle s'éclipsa ensuite avec la discrétion d'un chat.

Alors, Nastassia Alexandrevna commença à raconter les péripéties de la journée à son mari. Elle expliqua qu'au bout d'un moment et de plusieurs contractions, elle pensa que le moment était venu où il fallait se rendre à la maternité. Elle hésita d'en faire la demande soit à son beau-père Ferapont Charlovitch Prodavšice, soit au voisin Igor Vinokourov.

Son beau-père Ferapont Charlovitch avait tout le temps puisqu'il était à la retraite, mais ses dispositions dépendaient de quelques rituels dont l'exécution de la grille de mots-croisés proposée dans le journal du jour; ceci pour autant que le facteur Ippolit Babourine soit passé à cette heure, ce qui arrivait de moins en moins souvent car il avait pris l'habitude de s'arrêter au café du Sapin. Il entraînait son savoir avec la tenancière Mariya Makarevna, un personnage au demeurant charismatique et jovial et qui était, bien sûr, au fait de tous les potins qui couraient. Ainsi, Ippolit Babourine s'oubliait de temps en temps car à ce moment-là de la journée, très peu de clients fréquentaient le café et en réalité, plus il restait, plus il élargissait son savoir, du moins de celui avec lequel les facteurs étendent leur popularité.

Ensuite, Ippolit Babourine se levait et allait rituellement pour ne pas dire religieusement tirer un billet de loterie à la machine qui se trouvait dans le corridor de sortie. Pendant que la machine réfléchissait comment le pigeonner, lui se bouchait les narines avec les doigts et fermait les yeux. Il faisait également un signe de croix sur sa bouche. La toute première fois qu'il eut ré-ouvert les yeux, il découvrit trois trèfles à quatre feuilles et un fer à cheval, du coup la chance ne pouvait que lui sourire, si ce n'est pas aujourd'hui ce sera demain et depuis ce temps il avait gardé cette habitude du jeu.

Ferapont Charlovitch avait également beaucoup d'autres passions, il écrivait des livres et s'adonnait à la confection d'acrostiches, habitude qu'il

avait prise avec une amie, Tatiana Alexeievna, qu'il avait connue par des échanges épistolaires traitant de généalogie.

Tatiana Alexeievna était en fait une arrière petite cousine. Ils s'étaient découvert une quantité d'aïeux communs et d'incongrus membres de la branche dont le facteur Ippolit Babourine en personne.

Quant au voisin Igor Vinokourov, il avait le temps lui aussi puisqu'il se trouvait au chômage, mais il avait pris l'habitude de grasses matinées et de longues promenades avec le chien, un splendide bâtard -qui n'avait pas de nom- un peu bêta mais très attachant qu'un fermier, le paysan Ivan Vedeneiev, lui avait proposé contre bons soins. Igor Vinokourov avait longuement hésité, il était parti puis revenu sur ses pas.

Entre-temps, Ivan Vedeneiev avait dû courir après ses vaches qui avaient passé la clôture électrique. Le paysan Ivan Vedeneiev se trouva si essoufflé qu'il dut arrêter net sa course, il s'essuya le front avec un mouchoir, celui que lui avait brodé sa tante Irena Ivanovna, à l'occasion de son mariage. La broderie, de toute beauté, représentait des colombes qui se becquettent et également d'autres colombes avec une branche garnie de baies dans le bec.

Mais tout cela n'intéressait ni les vaches, ni le chien qui, s'ils pouvaient penser, devaient se dire que les hommes en font vraiment trop. Le chien s'élança et en quelques minutes il rassembla le troupeau de vaches et le ramena dans son enclos.

Déjà, des voisins, dont Mitrofan Gorokhov, arrivaient pour porter de l'aide, ce fut un peu tard mais cela donna l'occasion à Ivan Vedeneiev et Mitrofan Gorokhov d'échanger quelques mots. Ivan Vedeneiev félicita Mitrofan Gorokhov pour l'une de ses vaches qui, il faut bien le relever, portait à cette occasion une belle sonnaille de la fonderie Blondeau qui selon les connaisseurs tintait de la plus belle des façons, qui, cette vache avait été élue meilleure laitière du canton.

Le chien, qui était quand même le héros de la journée ne reçut ni attention, ni caresse, il se réfugia, tout affectueux dans les pieds de Igor Vinokourov qui était revenu sur ses pas et à qu'il n'en fallut pas plus pour conclure l'adoption.

Enfin, expliqua Nastassia Alexandrevna, c'est votre père Ferapont Charlovitch qui m'a accompagné, car il se trouvait sans mot-croisé, le facteur Ippolit Babourine eut ce jour-là une grande soif de savoir et, on le sut le lendemain matin, avait découvert trois cigognes et un chou au tirage de la loterie. A ce moment-là, pour raison inconnue Storony Francinovitch s'endormit sur le duvet aux pieds de Nastassia Alexandrevna.

Vers cinq heures du matin les contractions reprirent de plus belle. Bien plus soutenues et plus rapprochées que jusqu'alors.

- Il faut respirer rapidement ainsi que le font les petits chiens, recommanda la sage-femme Elena Mitrofanovna.

Nastassia Alexandrevna se conforma avec bravoure à ses conseils, elle regardait à coup de rapides éclairs son mari, un peu pour lui montrer comme elle faisait bien, un peu aussi pour qu'il opine de la tête comme pour dire "c'est bien, chérie". Ils se tenaient la main et à chaque expiration, Nastassia Alexandrevna animait ses poignets d'un léger soubresaut que Storony Francinovitch envisageait comme le désengrènement des secondes d'un long compte à rebours.

- Cette fois il faut pousser, s'écria avec le ton à peine autoritaire que l'on attend des personnes investies par la confiance accordée.

- Oui, allez, poussez, poussez !

Ébranlé par l'émotion, Storony Francinovitch se tenait aux barrières du lit. Puis il vit sortir de l'Origine du monde, une boule de poils d'abord, puis un petit corps si fin, si gracile, si parfait.

Storony Francinovitch reçut ensuite la proposition de couper le cordon ombilical mais cela lui fit l'impression d'une cérémonie d'inauguration plutôt

qu'un geste symbolique de séparateur-maman-bébé auquel semblait tenir la sage-femme. A ce moment, euphorique, plutôt que de séparer quoi que ce soit, il ne demandait qu'à se serrer et s'embrasser. D'ailleurs, la salle d'accouchement avec sa décoration très austère, juste une rangée de posters, des chanteurs et vedettes à la mode, au-dessus la table à langer et sur le coin de cette même table, une rose oubliée qui luttait pour garder ses derniers pétales rendait caduque toute idée d'inauguration.

Elena Mitrofanovna coucha avec douceur la petite Yuliya Pascalavna sur la table à langer, contrôla sa bonne santé consciencieusement, membre après membre. Puis, installa précieusement la petite vers sa maman qui lui donna le sein et alors elle disparut dans un état de plénitude profonde. Quel tableau émouvant et magnifique !

Les contractions reprurent encore un an et demi plus tard vers dix-sept heures, Nastassia Alexandrevna prit une infusion de tilleul pour se détendre et se prépara un bain tiède. Elle n'eut pas besoin de téléphoner à son mari, il était en train de prendre l'apéro avec Sergeï Charlovitch à la cuisine.

- Il faut respirer rapidement ainsi que le font les petits chiens, recommanda Elena Mitrofanovna.

- Oui, Elena Mitrofanovna, merci, je sais, répondit dans un souffle sage et contenu Nastassia Alexandrevna qui avait pris confiance depuis son dernier accouchement.

- Dois-je quand même vous avertir s'il vaut mieux pousser ?

- Oui, Elena Mitrofanovna, merci.

Storony Francinovitch fut encore ébranlé par l'émotion. Il se tenait là où il pouvait.

Puis, avec la même incrédulité, il vit sortir de *L'Origine du monde*, une boule de poils d'abord, puis un petit corps si fin, si gracile, si parfait. Elena Mitrofanovna coucha le nouveau-né sur une table à langer contrôla sa bonne santé consciencieusement, membre après membre. Storony Francinovitch, bien que fébrile, remarqua, au-dessus de la table à langer, le même poster de Django Rheinardt qu'il avait chez lui.

Elena Mitrofanovna installa le petit auprès de sa maman qui lui donna le sein et alors elle s'évapora dans un état de plénitude intense. Bienvenu, Lev Pascalovitch dans ce tableau émouvant et magnifique !

Je pose *L'Idiot*. Je n'ai pas vu le temps passer. Il est tard. Je rejoins mon plumard, tire à moi le duvet. Eh, t'es pas tout seul et puis, t'étais où ? J'étais à bricoler sous le toit, j'ai juste fait un peu de peinture. Bonne nuit. J'essaye de m'endormir, je compte dans ma tête, une à une, les pages de l'Idiot. J'arrache la page 161 du tome second et la placarde sur le clou de palefrenier au galetas. La page sur laquelle est imprimée la beauté sauvera le monde.

Mary Long

Cette tuile plate et rose, cette tuile en terre cuite avait résisté pendant des décennies, puis se mit à se fissurer, à se dégrader irrémédiablement. Cette tuile, cette forte bise finit par la décrocher. Elle se mit à glisser, doucement au début, puis de plus en plus vite sur le toit pentu. Elle heurta de son ergot, le chéneau; dans le vide alors, elle entama sa dégringolade ultime et vertigineuse par un triple salto. Par extraordinaire, dans sa chute, elle rencontra le chapeau de cette tante qui, dans la rue, venait de s'arrêter pour allumer cette cigarette. Qui fit, qu'au lieu de se briser en mille, cette tuile se fractura en deux; elle fractura également le crâne de cette tante Agnès qui fut feu sur le coup. Cette clope au bec.

Mais ce n'est pas tout. A peine plus tard, un violent orage survint. La pluie ruisselant en torrent pénétra par l'endroit même où la tuile aurait fait barrage auparavant. L'eau s'infiltra un peu partout dans l'appartement de ma tante sis à l'étage supérieur de l'immeuble. L'eau s'invita aussi, dans une moindre mesure, aux étages du dessous. Les boiseries commencèrent à gondoler et progressivement, les tapisseries à se décoller. L'eau perla jusqu'à un cadre accroché au mur où figurait le portrait de ma tante, et en ressortit par les yeux comme autant de larmes qui pouvaient bien pleurer ce naufrage.

Au moment où je passe par hasard, attiré par l'attroupement de curieux, les ambulanciers avaient déjà levé le corps. Les badauds se dispersent. On entend les voisins grogner, ils font des commentaires sur la vétusté et le manque d'entretien de l'immeuble. On se fout de notre gueule, on n'est pas des chiens dit l'un, ni même des canards dit l'autre. Il faut qu'on écrive une lettre au propriétaire, qu'on fasse venir le canard, le journal.

Il est vrai que, à l'époque, des lots entiers de pâtés de maisons furent achetés par des fabricants d'horlogerie qui s'acharnaient surtout, à propos de ravalement, à des conditions précaires pour leurs ouvriers, plutôt que de façades.

A l'étage du haut, je trouve la porte ouverte, une forte odeur de brûlé règne, je découvre les pièces gorgées d'humidité, plus spécialement au salon où je peux entendre, encore, le flop flop de l'eau tombant du plafond en goutte à goutte sur un carton de chaussures posé sur la table, à côté, une paire de lunettes et un verre de porto à demi vide. Il y a aussi un autre bruit. Je cours à la cuisine enfumée et j'éteins la cuisinière, le rôti est carbonisé. Ma tante était sans doute vite allée faire une course à l'épicerie d'en face. Je lance quelques coups de téléphone, question d'avertir les proches du décès de tante Agnès. Mon cousin, alors en vacances chez le Jean en Allemagne, reçoit très mal la nouvelle. D'ailleurs, il m'en voudra toujours d'avoir été là; en quelque sorte, que le témoin privilégié fut autre que lui.

D'où vient ce bruit, ce murmure déjà entendu tout à l'heure ? Et surtout, qu'y a-t-il dans ce carton à chaussures détrempe ?

Je mets un seau sous la gouttière. Seul dans cet appartement humide et encore enfumé, je compte sur cette atmosphère inhospitalière pour protéger d'éventuels regards, mon impudique curiosité. Je soulève le couvercle, il contient d'innombrables lettres avec de jolis timbres plus ou moins anciens et des photographies plus ou moins récentes.

Plusieurs cartes postales se terminent par une charmante phrase "Je veux vivre auprès de vous"; sont signées par mon oncle au temps où tante Agnès était encore célibataire et ne savait pas qu'elle finirait veuve. Mon attention est titillée par un nom qui revient souvent sur les enveloppes; une certaine Colette. Je m'immisce dans leur abondante correspondance. Je résume. Tante Agnès et Colette se sont connues à l'école, elle ont passé toutes leurs classes ensemble.

Ados, elles ne sortent jamais l'une sans l'autre, c'est là qu'elles vivent leur premier flirt. Si Agnès est jolie avec ses joues rosées, légèrement en saillie, de celles qui respirent l'air des montagnes, Colette est carrément sculpturale, grande et élégante, elle a déjà du chiot, elle aura plus tard, du chien. Très tôt, celle-ci se consacre à sa passion, la danse classique et, à même pas vingt ans, quitte le pays pour s'y consacrer totalement. Tante Agnès a perdu son amie et pour un temps, elle laisse son âme s'adonner à la nostalgie. Elle se rend souvent à la gare; elle va revenir, j'en suis sûr. De ce temps, elle gardera un engouement pour les engins de voyage; voitures, trains, avions, bateaux. D'ailleurs, quand le projet de l'aérogare au quartier des Eplatures fut initié, elle se porta volontaire pour tenir des stands d'information. Elle se voyait déjà aux commandes d'un biplan, affublée d'un bonnet de cuir et de lunettes d'aviateur, à visiter les capitales et enfin voir son amie ballerine, danser sur une scène prestigieuse. La dure réalité des payes à trois-franc-six-sous en décida autrement. Colette rencontre un danseur russe qui l'emmène à Moscou et la fait entrer comme stagiaire au Bolchoï. Dans ces lettres, Colette décrit les conditions de vie difficiles dans lesquelles elle vit à Moscou. Ils sont sans le sou, son ami la trompe, et si on lit entre les lignes, son ami la bat.

Elle se réjouit à chaque lettre d'Agnès, ses mots réconfortants, ses tournures de phrase drôles et empreintes de philosophie lui redonnent du moral. Dans la dernière lettre de Colette, je repère un paragraphe étrange: *Agnès, je trouve ton projet génial, comme convenu je te fais parvenir les plaques. Tu avais raison, en les faisant confectionner ici, à Moscou, elles ne reviennent vraiment pas cher.*

A partir de là, la correspondance s'arrête. Tante Agnès, qui entretemps s'était mariée et avait un fils, allait de temps en temps voir les avions; quelques fois, un appareil décollait, jamais aucun n'atterrissait.

Un jour, des ouvriers viennent poser des échafaudages et des peintres débarquent. Ma tante se réjouit, enfin la gérance entame des travaux dans cet immeuble qui tombe en ruine. Après deux jours, les peintres disparaissent et les échafaudages sont démontés.

Apparemment, seul le mur sud-ouest a été refait. Ma tante est défaite, elle n'en croit pas ses yeux; quoi, une seule façade! Elle n'en croit toujours pas ses yeux, car au lieu d'un mur repeint, elle découvre une monumentale fresque publicitaire pour une marque de cigarette. Ses yeux, doit-elle les croire cette fois ? Elle se pince, ce n'est pas possible, elle reconnaît le portrait de Colette avec un foulard bleu à pois, qui tient sensuellement entre l'index et le majeur, une cigarette Mary Long.

Alors, depuis à chaque bouffée, Agnès retrouve sa belle amie; il n'y a plus besoin de train, ni d'avion. Et puis, ces volutes de fumée, ne vont-elles pas danser quelque part avec une ballerine du Bolchoï ?

Tante Agnès ne saura jamais la fine vérité. Colette finit par quitter Moscou. Au bout de quelques années, elle comprend que ses chances d'entrer au Ballet sont infimes, et au vu de sa relation tourmentée avec son danseur, elle quitte la capitale russe et vient s'établir à Zürich. En plus de continuer la danse, elle devient mannequin, elle est engagée chez Dior. Là, un photographe lui propose 500 francs pour une série de poses. Six mois plus tard, sans avoir été avertie, elle découvre son joli minois, partout sur des affiches publicitaires de cigarette. Colette, dans sa nouvelle vie, de luxe et de strass, oublie peu à peu Agnès et ses jolies pommettes rosées.

J'entends encore ce bruit. Comme un mot qu'on prononce, qui revient sans cesse. Cette fois, je repère un tourne-disque, un 45 tours rayé qui saute en boucle. En m'appliquant, je comprends "s'en'vec le temps va tout s'en'vec le temps va tout s'en'vec le temps va ...". Je ne savais pas ma tante férue de Ferré ou de musique, même.

A côté du tourne-disque se trouve un sac à dos, il semble rempli, il est lourd. Mais qu'y a-t-il dans ce sac ?

Étrangement, j'y trouve des plaques de rues, des vraies en tôle avec des trous de fixation, du même style qu'on trouve ici. Il y a quelque chose comme un bulletin de livraison en russe et un plan de la ville avec des noms de rue biffés et d'autres gribouillées au crayon.

Ah voilà, le plan de ma tante, elle m'en avait parlé une fois, mais je ne l'avais pas prise au sérieux. Elle voulait rebaptiser certaines rues, car, d'après elle, de manifestes injustices avaient été commises. Ainsi, la rue du Général-Dufour; pourquoi devrait-on s'enorgueillir d'une telle rue, alors que pendant la guerre du Sonderbund, lorsqu'il réclama des troupes, le seul canton confédéré qui se refusa catégoriquement à l'envoi de soldats était bien celui qui abrite cette ville. Par contre, l'héroïque Dr. Bühler - une plaque à son nom était dans le sac -, initiateur et cheville ouvrière de l'aéroport des Eplatures et du grand barrage du Châtelot, chroniqueur hors-pair, n'est honoré de la moindre venelle.

Et pourquoi donc, l'écrivaine Monique St-Hélière si remarquable soit-elle, héritière d'une rue à un bout de la cité devrait posséder encore deux rues au nom de ses romans - Arrosoir-Rouge et Cavalier-de-Paille - à un autre bout ? Là, je pense à Alice Lévy, ma (très) ancienne self made woman de patronne qui aurait mérité au moins, en plus de ce paragraphe, un court Passage.

Tante Agnès prévoyait de décrocher toutes les plaques commémorant la mémoire d'un militaire ou d'une bataille. A la place, elle pensait y appender les noms suivants -il y en a pour tous les goûts- rue des Mères-Célibataires, rue des Citoyens, rue des Mamans et des Papas, ruelle des Enfants, rue des Gagne-Petit, la Drôle-de-Rue, rue de Ceux Qui Restent, d'autres, elle aura pensé à son voisinage, rue de la Taillaule - genre de brioche avec raisins secs -, rue de La Torée - réunion autour d'un feu où l'on fait cuire des saucisses dans la braise -, rue du Puck - en l'honneur de la glorieuse équipe locale de hockey sur glace -, et d'autres encore, dédiées à des personnalités locales, tels que le Dr Béguin qui, avec son sucre complet, avait préservé son fils des caries dentaires. Et pour finir, et je soupçonne ma tante d'avoir mené son projet uniquement pour justifier celle-là, trouvée tout au fond du sac, l'Impasse des Cons.

J'ai froid, décide de rentrer chez moi. En sortant, depuis le perron, je vois quelque chose de brillant et jaune, il s'agit d'un paquet de cigarettes chiffonné qui semble avoir été lancé négligemment il y a peu. Pas très loin

une sèche trempée et auréolée de rouge à lèvres avait roulé jusqu'en bas du trottoir. Soudain, tous les éléments sont là et tout devient clair pour reconstituer le film du drame.

Ce matin, Tante Agnès se lève et fait sa toilette, coquette, elle n'oublie pas de mettre un peu de rouge à ses lèvres même s'il n'était pas certain qu'elle sorte dans la journée. Elle saisit son rôti sur toutes les faces. Elle met la viande dans une rôtissoire avec un oignon piqué, quelques carottes coupées en dés et un peu de bouillon, il y aura assez à manger pour deux-trois jours. En attendant, elle va mettre un disque de Léo Ferré, elle sort un petit porto, en boit une lampée puis s'approche de la fenêtre, s'appuie sur le rebord pour fumer une clope, mais c'est la dernière du paquet. Avant de descendre pour en acheter, elle verse un verre de vin blanc sur son rôti, elle pense en avoir pour quelques minutes, le kiosque se trouvant juste en face. Elle met son chapeau et enfle une veste, l'orage se faisant menaçant. Elle se dépêche mais s'arrête tout de même pour allumer sa dernière cigarette.

Et puis, cette tuile...

Je pars. Sur le trottoir, l'orage avait fini de laver le sang du crime. La meilleure amie de ma tante l'avait assassinée; cette Mary Long.

Rouge

Alors qu'elle n'était qu'une forêt, alors qu'elle n'était qu'un marais, alors qu'elle n'était qu'une terre inculte au temps où les premiers sapins furent défrichés, aurait-elle pu penser cette ville, aurait-elle pu penser qu'elle deviendrait autre chose, mais avant tout, un lieu d'immigration. Les premiers colons des aventuriers, des paysans du Bas, des Suisse-allemands, des anabaptistes, des Juifs, des Italiens puis des Espagnols et plus tard des Kurdes, des Portugais, des ressortissants de l'ex-Yougoslavie, tous ces gens qui venaient soit disant pour prendre et dont certains ont finalement fini par tout donner !

Là, le président pose sa plume. Il porte à ses lèvres un verre de vin, un pinot noir d'Auvernier - bien plus harmonieux depuis que le domaine viticole s'est converti à la bio-dynamie, mais qui manque encore de complexité à son goût -, il trinque rapidement avec ce qu'il voit alentour, c'est-à-dire une demi-livre de pain noir entamée sur la table et ingurgite une schloupée de vin. Il relit sa première phrase. Son discours commence bien. Il affiche un sourire satisfait.

Avant de reprendre son texte, il se demande, à la santé de qui et avec quel vin, il faudra lever son verre au fur et à mesure qu'il évoquera les vagues migratoires dans les prochains paragraphes de son discours. Les cas les plus

notoires seront, les Italiens avec leurs fiaschette de Chianti bon marché, juste assez fringant pour arriver au pied des Alpes mais déjà trop essoufflé pour les franchir, puis les Espagnols avec leur Jumilla, systématiquement victime d'un coup de chaud, alors qu'au pied des Pyrénées. Quant aux Portugais, ils auront eu la patience d'attendre des méthodes de vinification suffisamment élaborées, pour déménager avec de bons vins notamment ceux de l'Alentejo.

Le président est assis à la table de la cuisine qui reste le seul endroit où la lumière est assez bonne pour aider ses yeux déficients à lire ou à écrire. Et puis, de temps en temps, il peut tester en toute discrétion des postures solennelles qui feraient leur effet devant son auditoire, lors de la prochaine session. En approchant son verre de la lampe pour évaluer la robe du vin, il prend conscience, subitement que, la ville à laquelle il s'apprête à faire un énorme cadeau, cette ville, dès la fin de la première guerre, s'était vêtue du même habit, de cette robe rouge; cette ville où Lénine et Jaurès avaient tenu discours, jadis.

Il pioche un peu de mie dans la demi-livre de pain et mâche nerveusement. Les premières lignes de son discours lui avaient donné de l'assurance, sa suite le place devant un doute. Lui, fils d'un immigré italien dont une priorité fut sa propre intégration, quitte à franciser son blason. Lui, maintenant directeur d'un important commerce, proche des milieux libéraux et industriels, engagé politiquement jusqu'à devenir président du Conseil général, devrait-il, devant le dilemme d'un don à la gauche en quelque sorte, abandonner son projet ?

Dring, dring ! C'est certainement à cet instant-là qu'il doit se lever pour m'ouvrir la porte. Il m'avait dit au téléphone : "Passez dans la journée, je serai là". Bien sûr, je l'avais déjà vu maintes fois lors des inaugurations, d'expositions, de visu au marché en blouse de maraîcher, ou en photo dans le journal comme personnage public mais c'est à peine si je le reconnais, caché derrière ses épaisses lunettes, visiblement contrarié, tassé comme un sac de farine et un sourire d'accueil usé et rectangulaire. Mais de toute évidence, sincère. Entrez !

Il range ses papiers et écarte d'un revers de main les miettes de pain abandonnées sur la table et me fait asseoir.

J'étais venu lui présenter un projet concocté avec des amis, celui d'une voie à mobilité douce qui traverserait toute la ville d'est en ouest. La rue du Progrès, déjà soumise sur plusieurs tronçons aux règles du trafic modéré, semblait idéale à cet effet, il suffira de quelques aménagements.

Il m'écoute avec intérêt et pose de nombreuses questions, je sens un homme affable et à l'écoute. Il ajuste ses lunettes.

- Je pourrai appuyer votre projet en temps utile, mais d'abord il faut le soumettre aux divers services de planification et d'urbanisme de la ville. Il se redresse lentement et prend l'allure qu'on lui connaît sur les affiches électorales. Il use de son sourire usé.

- Je pourrai de toute façon en parler à la commission, jeudi de la semaine prochaine, dit-il d'un air authentique.

J'ai bien peur que cette semaine-là comporte quatre jeudis, mais bon, gardons espoir.

- Un café ?

- Ou alors un verre de vin ? C'est celui de mes vignes, celui-là, le rouge vient du parchet de Motillier mais j'ai aussi du blanc, du parchet de Courberaye. Je lui réponds en forme de boutade.

- Quoi ? Vous avez des vignes ici, à 1000 mètres d'altitude ?

- Non, bien sûr. Ces deux parchets sont situés à Auvernier dans le Bas. Le président continue dans un élan qu'il ne pouvait plus contenir.

- Et figurez-vous que je compte les offrir à la Ville, je suis justement en train de peaufiner mon discours de legs. Mais il se ravise aussitôt.

- Je.. je crois que j'ai trop parlé. Cela doit rester confidentiel jusqu'à l'annonce officielle.

- Je suis venu pour porter un projet, pas pour en rapporter un autre.

Alors, on se met à parler dans la confiance instaurée. Il y a une photo encadrée au mur. Il raconte, de façon un peu brouillonne sa trajectoire surprenante. Quelquefois, il s'arrête sur un mot, le temps qu'il faut pour

toussoter sur un trouble, soulager une égratignure ou chasser un regret. Je regarde cette photo en noir blanc qui semble avoir été prise au moyen âge.

Il relate, comment étant gamin, il avait croisé la misère dans les rues et que plus tard, s'il avait salué l'avènement d'une réforme sociale, pour lui et de nos jours le progrès et une économie saine devaient permettre à chacun de s'en sortir. Je fixe encore quelques secondes cette photo, une rangée de personnages aux visages émaciés, habillés de frusques devant une maison en ruine.

- C'est non loin de la commune de Plav en ex-Yougoslavie, ma femme fait partie d'une association qui envoie de l'aide là-bas tant qu'il y aura la guerre.

- Voyez, il y a des villes qui vont moins bien que la nôtre même si elle est dirigée par des com...

Malgré, la gravité du sujet, le président contracte un rictus soudain, comme s'il venait de trouver un dénouement au dilemme de son discours.

- Je crois que notre discussion me donne une idée. Je vais revoir mon texte et formuler ma déclaration différemment, conclut-il.

Mais, l'heure tourne, je dois malheureusement m'en aller.

- Au revoir. Que votre projet puisse traverser la ville pour de vrai !

- Euh.. j'ai dit certaines choses, en plus du don des vignes, que je désire garder pour ma femme et moi-même, vous n'êtes pas journaliste au moins ? Vous savez comme ils sont, ils ne respectent rien.

- Non, rassurez-vous. J'ai tenté l'expérience une seule fois, il y a bien longtemps, en allemand en plus; on a jamais retrouvé le papier et je n'ose pas vous avouer quel en était le sujet. Par contre, votre histoire mériterait d'être écrite un jour, mais ce ne serait, en tout cas, pas par moi, je mélange trop les dates et, la chronologie des événements risquerait d'être bien faussée.

- Oh, je ne tiens pas plus que ça à la postérité et si je donne mes vignes à la Ville c'est surtout à la population que je l'offre, à ces gens que j'ai appris à aimer, à cette terre qui a fini par me reconnaître.

Puis, il faut être bon joueur et accepter certaine ironie du sort, je n'oublie pas que si un slogan de notre parti fut "Non à l'envahissement de la

gauche socialo-communiste “ j'ai bien reçu les clés de la présidence du Conseil général des mains de la présidente en charge, une femme communiste (POP).

- En échange de vos vignes ?

Il éclate de rire.

Me trouvant sur le perron, je sors la liste des “personnes à rencontrer pour projet” et marque d'un vu le nom : A. Olympi.

Subitement, alors que je quitte cet homme à la vigoureuse gentillesse et animé d'une franche compassion, je pense à la portée de sa donation, aux fêtes populaires quand le vin sera tiré.

Et puis, me plaît l'idée de soigner et bonifier le vin jusqu'à ce qu'on goûte, hormis les arômes propres au cépage, l'histoire d'un terroir, qu'on y renifle de l'œuvre d'une existence, et comme le président, toute la complexité d'une vie.

Charles B.

Ce cher Charles, qui s'en souvient ? Qui fut l'époux de Madame Bovary, cette intrigante neurasthénique que, dans le dépouillement du parler actuel, on qualifierait de pétasse. Il a bien fallu tout le talent et la qualité d'écriture de M. Flaubert pour que le lecteur persévère jusqu'au point final, alors que la trame banale du roman, l'invita mille fois à le ranger et le perdre sur son rayonnage.

Mais, et c'est sans doute à cela qu'on reconnaît un chef-d'œuvre, une fois le livre refermé, il se produit dans la tête un embrouillement, les dessous du récit remontent, ce qui n'a pas été dit se développe, des questionnements s'imposent, particulièrement s'agissant du rôle de Monsieur Bovary. Celui qu'on présente comme un piètre amant, un médecin de campagne parvenu, un expérimentateur pitoyable, était en fait un sauveur de vies, un accoucheur, le réconfort des familles pauvres ou démunies face à la maladie, et le confident des grabataires déglingués. Alors qu'Emma Bovary s'engorgeait de toute la substance de l'histoire, c'est bien Charles qui en était le véritable héros.

Moi, j'ai fait la connaissance de mon Charles, à Genève, sur un stand, lors du Salon annuel des Inventions. Il présentait une machine capable de rendre hydrophobe certaines pièces utilisées en horlogerie. Ce qui frappait le plus, sur sa machine était le dispositif luminescent qui en faisait plus un sapin de Noël qu'un instrument de haute technologie.

J'avais mis au point un genre de calculette pour jeux de cartes que j'avais confectionnée en bois brut pour leur donner un côté rustique affectionné par les yasseurs et autres joueurs de belote. J'occupais le stand juste à côté. Un courant de sympathie avec Charles s'installa immédiatement, peut être dû à la commune plastique champêtre de nos machines respectives.

Plusieurs mois plus tard, un soir, le téléphone sonne, écoute j'ai une affaire à conclure en Russie et je n'ai personne, ce serait top, si tu pouvais m'accompagner. Tous frais payés et tu devrais juste te faire passer pour un agent logistique. Un coup de bluff, mais pourquoi pas.

L'avion survole la ville de Lyon, les hôtesse commencent à débarrasser les plateaux à l'avant. Installé plutôt en queue, nous avons le temps de terminer tranquillement nos cassolettes. Au menu, un ragoût bien épicé, une viande un peu fibreuse, à plusieurs reprises, on doit se curer les dents avec les ongles.

A cause des fils de haricots verts trop cuits, Charles croit manger un nid d'oiseau et c'est pendant une turbulence qu'il a la mauvaise idée de porter à sa bouche la salade de maïs; partout.

Il essuie tant bien que mal la tablette rabattable, ses pantalons et le siège avec sa serviette en tissu qui finit par tremper dans les divers récipients du plateau-repas, sauce à salade, carottes, flan. Il use de la serviette également pour se récurer les ongles et puis la froisse longuement dans sa main, lui imprimant une forme de croissant et quand il la relâche, elle garde cette forme de lune gibbeuse avec des plis serrés, aménageant de douces vallées longitudinales, marquée aussi par le vert forêt des haricots et aussi par le jaune pissenlit du maïs, parsemée de toutes sortes de fibres et de fils qui pourraient être les arêtes d'une montagne, des murs en pierres sèches, des chemins de campagne, des carrières de calcaire. Reconnaissable à leur toit couleur carotte, des maisons, des villes, des villages, de nombreux hameaux. Les parties imbibées de liquide ou de gras seraient les grands lacs, les rivières, les emposieux et les étangs. L'avion est en train de survoler Genève et le paysage visible par le hublot ressemble à cette serviette plissée. L'avion entame son vol sur le massif inébranlable du Jura.

Pendant le reste du voyage, nous parlons de tout et de rien. Charles, entre autres soucis hypocondriaques, se plaint de ses mycoses entre les orteils et déplore le prix astronomique des gels antifongiques. Je ne pensais pas connaître mon voisin aussi intimement que le thème de la discussion, laisse

supposer. Charles renchérit encore et comme il souffre également d'hémorroïdes, il se désole du prix scandaleux de la Préparation H qui reste, d'après lui tout de même la médication la plus efficace.

L'atterrissage à St-Petersbourg se déroule sans problème. Charles s'intéresse à l'achat de machines capables de fabriquer des diamants. Les machines russes, d'après ce qu'il affirme, se marchandent à bon prix, low cost, comme il dit et sont réputées pour leur robustesse. Charles avec sa cinquantaine bien tassée, je l'avais observé à Genève, a de réels atouts pour négocier, il a de la bouteille comme on dit, il en a aussi un peu la forme. Avec son noeud de cravate, une énorme pivoine sanguine aplatie sur un col de chemise démodée et la plupart du temps avec un pan de chemise qui déborde du pantalon, il avait besoin d'un faire-valoir évoquant une certaine jeunesse - de quinze ans son cadet - qui assurerait au duo un gage de pérennité d'entreprise et une impression satisfaisante.

Il m'avait assigné le rôle de financier, celui qui donne du crédit -virtuel- à un acheteur sans le sou, celui qui bien droit, bien raide, si possible étriqué dans son costume, le visage fermé, celui-là qui ne parle pas, mais opine ou dénie par simple hochement de tête et ce, les yeux dans les yeux.

Le taxi nous dépose sur la célèbre perspective Nevski au coeur de la ville, c'est là que se situe notre hôtel, nous ne verrons nos contacts que demain matin.

Au repas, les échanges entamés dans l'avion continuent dans la même unilatérale intimité. Charles, raconte cette fois ses aventures avec les femmes. Sa propre épouse, pour commencer qui ne voulait pas le suivre en Australie pour un nouveau travail.

Pour faire pression, elle avait eu l'idée d'une grève du sexe.

- Et ça, elle n'aurait pas dû.

- Parce que, que fait un homme ?

Il explique que finalement, il était allé voir des professionnelles, mais que le côté “bout de viande” selon ses termes ne le satisfaisait pas.

- Nous avons fini par divorcer et je ne suis jamais allé en Australie, déplore-t-il.

- Et puis, mon cher, insiste-t-il, comme pour m’avertir d’une irrémédiable destinée, on finit par retrouver d’anciennes connaissances, des camarades d’études, des amies oubliées qui sont seules ...ou qui s’ennuient...qui ont les abeilles, ajoute-t-il en maîtrisant tout l’art du suspens.

- Mais, faut leur promettre ! A chacune, qu’elle doit être la seule, le problème c’est de gérer. Il avoue avoir été surpris dans sa baignoire avec sa femme de ménage par une de ses “amies” à qui il avait donné et oublié le rendez-vous.

A l’entendre, irriguer le désert affectif de ses conquêtes, était un signe évident d’altruisme tout à fait à l’image du dévouement du docteur Bovary.

Maintenant, nous avons terminé le plat principal, un très bon bœuf Stroganoff bien présenté. Quant au vin, il est excellent, un solide cabernet-franc hongrois du Mont Villany.

- Quelquefois, il y a des crève-cœurs se confie-t-il.

Un jour, il avait préparé une fondue chinoise avec du bœuf de première qualité, il avait soigné la décoration et donné une ambiance à la fois suggestive et raffinée à son appartement. Je n’avais aucun doute quant à la qualité de la viande et la brillance des mayonnaises mais reste perplexe au sujet du mot “raffiné” qu’il doit confondre avec rustique et me demande s’il s’applique aussi à son choix de cravates. Vers dix-neuf heures trente, quand son amie se fut installée et qu’elle remarqua l’ostentatoire raffinement du repas, elle laissa échapper :

- Mais je suis végétarienne.

- Depuis quand ?

- Depuis aujourd’hui.

Les cafés sont servis, je peux enfin dire quelques mots, à mon tour, mais au moment où je relève mon étonnement car finalement, la vie de

Charles était somme toute, riche en aventures humaines et professionnelles, celui-ci m'interrompt brusquement.

- Oh là là, c'est pas si simple. A mon âge, on finit tous par se demander ce qu'on a bien pu foutre pendant tout ce temps.

- Ah oui, la crise de la cinquantaine ?

- Oui, une crise plus ou moins grave, qu'est-ce qu'on a fait de bien, qu'est-ce qu'on va laisser ? Un peu ? Rien ?

A qui a-t-on donné son amour ? En sommes-nous seulement capables ? Et alors, sur quel pauvre type a-t-on abandonné sa haine ?

- Le plus dévastateur, ce n'est pas sa propre crise, c'est celles de ses amis du même âge, annonce-t-il, l'air de puiser dans ses souvenirs.

- Je ne sais pas pourquoi, mais vient un jour où ils ressentent le besoin de vous jeter à la figure toutes sortes de reproches jamais dits. Ils vous reprochent ce que vous avez créé, bâti, fait de bien et de pas bien si eux, ne l'ont pas aussi créé, bâti, fait bien ou pas bien et ils vous accablent, si ce qu'ils ont créé, bâti, fait de bien et de pas bien si vous ne l'avez pas vous aussi créé, bâti, fait bien ou pas bien.

- Vous verrez bien, quand vous aurez mon âge. Il semble convaincu de l'inéluctabilité de la chose, que ce soit pour moi ou pour tous les autres.

- C'est tellement inattendu que ça ne fait pas du bien, surtout s'il s'agit d'amis proches. Peut-être qu'ils n'ont plus envie de participer à ce qu'il leur semble être un jeu, peut-être qu'ils abandonnent ?

Je suis surpris de le voir dans pareil état, un peu défait et désemparé. A un moment, Charles, d'un geste incontrôlé, tente de m'attraper le bras comme à un confident, puis il se ravise ramène sa main crispée vers son ventre et semble se calmer. Alors, il déclame dans un involontaire et amer alexandrin :

- Une femme qui trahit...mais alors un ami.

Son visage devient écarlate et gonfle, maintenant il doit hurler à l'intérieur de sa tête. Mais son visage s'affaisse et l'ampleur de ses mots s'amenuise jusqu'à hauteur du dépit lorsqu'ils transpercent ses yeux plissés, sa bouche plissée, son être tout entier plissé.

- Un ami qui vous trahit.

Bien inspiré, le serveur apporte les pousse-café, cela détend un peu l'atmosphère. Le visage de Charles reprend peu-à-peu les couleurs que je lui connaissais. Il continue.

- Mais l'important, c'est qu'entre personnes, même si l'on se trouve en désaccord, c'est d'ailleurs le gage d'une bonne relation, et là je me permets de te donner un conseil, mon cher, dans toutes tes relations, ne ferme jamais les portes définitivement!

Puis la nuit se passe et le lendemain matin on se retrouve pour la suite de nos affaires. Charles a mis sa (plus belle ?) cravate et moi, j'ai effectivement l'allure d'un banquier bien étriqué dans son costume bien droit, bien raide.

Le lieu de la transaction se situe dans une usine désaffectée pas très loin de là. Un homme en blouse blanche nous accueille sans trop de salamalec et nous fait descendre par des couloirs frais et humides dans une salle sombre à peine éclairée par un tube néon. Un deuxième homme, devant la machine, s'affaire à tourner des boutons et régler des écrans. Un troisième semble être là uniquement pour surveiller la porte.

Tout commence par une démonstration. Spectaculaire quand par le hublot de la machine, une fois le système amorcé, on voit le plasma irisé et puissant comme un feu d'artifice confiné s'appliquant à pulvériser des atomes de carbone.

Si ce n'est pas réellement bruyant, une sensation désagréable s'en suit tout de même, celle d'entrer en oscillation avec les radiofréquences et micro-ondes utiles au maintien du plasma. On ne serait pas étonné si le big-bang initial de l'univers était parti de cet endroit précis, avec cette boule de feu qui oscille de façon instable et cette ambiance froide et ténébreuse. Mais les ingénieurs ont toujours mille raisons de prétendre que tout va bien.

- Tout est sous contrôle.

Ensuite, nous avons dû inspecter les énormes armoires électroniques de commande. D'emblée, Charles se trouve surpris par la vétusté et l'impression de bout-de-ficelle du système électronique, et m'interroge :

- Comment les Russes ont pu envoyer des cosmonautes dans l'espace avec une technologie aussi ringarde ?

En vieux briscard, il rapporte ces remarques sur son carnet qui pourront bien servir à son avantage pour la suite des négociations.

Les techniciens, comme les musiciens se comprennent avec leur propre langage, un jargon universel, une sorte d'espéranto du transistor, si bien que l'aspect technique est rapidement conduit.

Par contre, la suite des négociations commence dans un grand désordre. Qui comprend qui ? Qui comprend quoi ? D'ailleurs, quelle est cette nouvelle langue où une phrase se prononce par bout de trois ou quatre autres idiomes différents avec des accents invraisemblables ? Et pourquoi le troisième homme garde-t-il toujours la porte ? En fait, la négociation porte assez peu sur le prix de la machine elle-même, mais plutôt sur les contreparties, les cadeaux, les arrangements. Ils doivent sans doute parler de dessous de table, je suis surpris par le naturel et l'aspect quasi culturel de la démarche.

Comme un lapin qu'on sort d'un chapeau, Charles puise de sa forme de bouteille et de son carnet quelques maquignoneries et arguments qui font mouche et ce n'est pas ces quelques "dispositions particulières" qui pourraient le rebuter le moins du monde.

Vers la fin de la transaction, fier, mais un peu las, il se retrouve avec les deux pans de sa chemise hors de son pantalon, le nœud de cravate éclaté, complètement de travers et avec de grosses auréoles sous les bras malgré la fraîcheur ambiante.

Quoi qu'il en soit, à un moment donné, j'ai pu assumer mon rôle, j'ai hoché du chef d'un geste sans équivoque, et ce, les yeux dans les yeux avec celui qui porte la blouse blanche. Charles m'avait fait un discret appel du pied. Celui-ci écrit, en guise d'acompte, le chiffre de 52'000 sur un chèque,

geste qu'il allait bientôt regretter, on le verra plus tard et ce n'est sans doute pas un hasard si après les salutations finales et un rapide adieu, le taxi, en nous ramenant à l'aéroport, passe devant les bulbes colorés et exubérants de la cathédrale Saint-Sauveur-sur-le-Sang-Versé.

Ce ne fut pas un hasard non plus, que depuis l'avion du retour, le long de la Neva, on ait pu deviner le musée de l'Ermitage où est enfermé *Le Retour du fils prodigue* de Rembrandt, car Charles ne vit jamais sa machine à fabriquer les diamants, machine robuste et surtout machine low cost.

Quand plus tard, il comprit la supercherie, et qu'il entra dans une colère noire, il me lança un coup de fil assassin.

Il me reprocha beaucoup de choses, il me reprocha tout. En fait, d'avoir fait capoter l'affaire et d'être responsable de sa ruine.

Nous avons perdu tout contact. En tout cas jusqu'à ce jour. Entre personnes, on peut être en désaccord mais il ne faut jamais fermer les portes définitivement.

Les Voix

Collision

Hier à 19h10, au volant d'une auto, Mlle. P.J., de Porrentruy, circulait rue de la Serre, direction est. A hauteur de la rue Jean-Paul-Zimmermann, elle entra en collision avec la voiture conduite par M. P.K., de la ville, qui roulait rue Jean-Paul-Zimmermann direction nord. Dégâts importants.

En fait, j'ai pu sortir de mon véhicule par quelques coups de pieds dans la portière, mais ce n'est manifestement pas le cas de Mlle. P.J., choquée, qui reste accrochée à son volant cherchant à se délivrer par des rafales de râles ténus, Mon Dieu, Seigneur, Marie, Joseph...Mon Dieu, Seigneur, Marie, Joseph.

Avec grandes précautions, je l'encourage à terminer sa litanie, à se calmer surtout et à sortir de la voiture et considérer les dégâts qui seront qualifiés d'importants dans le journal de demain.

A peine sur ses pieds, chancelante, déboussolée, elle se lance dans une autre supplique; Mon Dieu, mes lunettes, mon Dieu, mes lunettes. Heureusement, je les retrouve intactes, cachées sous la pédale des gaz. J'ai presque envie de proférer à mon tour, Mon Dieu, ces lunettes, Mon Dieu, ces lunettes; quoi Seigneur, on laisse des gens conduire avec des culs-de-bouteille pareils.

Le match d'ouverture de la coupe du monde entre la Russie et l'Arabie Saoudite vient de se terminer. Au bistrot du coin, ils ont installé un écran

géant, j'ai pu déguster un joli vin des Pouilles, j'avais déjà descendu quelques bières auparavant, donc je ne suis pas pressé que la police rapplique pour le constat.

Et puis Mademoiselle - quel joli titre accordé aux vieilles filles, si je me peux fier à mon barème d'évaluation de l'âge - Mlle P.J. donc, a bien besoin d'un peu de temps pour se remettre. On se glisse, à l'abri du vent et de la pluie qui se fait menaçante, sous le portique de l'entrée du Passage Jean-Paul-Zimmermann. Machinalement, j'essaye d'ouvrir la porte du passage, à cette heure-ci de la journée elle est d'habitude cadenassée. Sans doute à cause des prières de Mlle. P.J., elle est miraculeusement ouverte.

Mlle P.J., myope comme une taupe, m'engage à entrer dans le souterrain. Nos voitures accidentées ne gênent pas à la circulation, alors je la suis sans consulter la voix de la raison. Elle a l'air subitement ravie et détendue bien qu'elle se déplace le dos arqué comme un vieux coiffeur et les yeux rivés sur le sol. Elle est comme une gentille sorcière qui retrouve son antre. Venez ! Je vais vous présenter Dzin.

Nous nous enfonçons sur les pavés, dans le couloir de béton brut agrémenté de décrochements latéraux, incrustés de briques de verre teinté, ils servent de luminaires. Nous poursuivons encore un instant pour accéder à une salle où table et tabourets en béton clair sont directement coulés dans la dalle.

Un grand hublot circulaire donne sur la partie immergée d'une piscine. On voit s'agiter les nageurs dans l'eau bleutée. Cette ouverture sous-marine crée une ligne d'horizon, chasse toute envie de claustrophobie. L'atmosphère est paisible. Asseyons-nous un instant, voulez-vous ? Sans invoquer quelque figure religieuse que ce soit, Mlle P.J., d'une voix claire de guide touristique, explique, narre, raconte. Enfin, je vais connaître le terrible cerbère qui se cache sous le nom de Dzin.

Au début des années septante, dans l'effervescence des Trente Glorieuses, de gros travaux furent entrepris, les autorités, à une majorité de voix décidèrent de la construction d'une piscine couverte et de salles de gymnastiques contiguës au complexe du collège Numa-Droz. Ainsi, se

construisit ce passage souterrain et cette caverne en béton brut de décoffrage comme c'était la mode à l'époque. Très rapidement après l'inauguration, les élèves de l'école, des préados de treize - dix-sept ans se sont accaparé le lieu. Certains apportaient leur guitare, des pique-niques canadiens étaient improvisés dans une atmosphère bon enfant. Dans quelques recoins plus sombres, de jeunes couples osaient leurs premières expériences amoureuses. Des novices se bécotaient et se retrouvaient tout roses, surpris par leur propre culot mais ils recommençaient parce que ça avait le goût fruité des marshmallow. C'est aussi là que nombre d'entre eux ont touché à leur première clope. Entre bouffées et accès de toux, ils tenaient cachée, discrètement, leur cigarette le long de leur cuisse au cas où. Bref, ce fut la période glorieuse et innocente du 'soute'.

Mlle P.J., parle à profusion, sa voix s'éraille un peu. Elle truffe son récit de mille anecdotes. Mon taux d'alcoolémie descend, je dois être en dessous des 0.5 pour mille. Je soufflerais avec fierté dans le ballon.

Mais elle continue. Le passage J.-P Zimmermann doit son nom à un écrivain de renommée qui fut aussi son ancien professeur au Gymnase (futur Lycée Blaise-Cendrars). Ah ! C'est lui Dzin ? Je suis déçu, il n'a pas l'air si terrifiant. Oui, c'est le surnom qu'on lui donnait. C'était un éveilleur d'intelligences. Il cultivait ses propres méthodes d'enseignement. D'une probité sans pareille, il disait :

« Ce n'est pas la ligne de mes idées que vous devez suivre, c'est celle de vos propres convictions. Mais alors allez jusqu'au bout ! »

L'histoire de Mlle P.J. devient longue. Je me lève, me dirige vers le hublot de la piscine. Une ou deux jolies crevettes entre de grosses baleines et un thon perdu se dandinent dans les flots. Vous avez cru à un monstre n'est-ce pas ? C'est vrai, qu'en dépit de son intelligence, il était plutôt laid, d'allure négligée, avec une démarche de pantin. On distinguait mal ses yeux cachés derrière d'épaisses lunettes à monture d'acier. De l'autre côté du hublot, nagent maintenant des poissons de hauts-fonds, des uranosopes, ces poissons effrayants dotés d'antennes électrisantes.

Il exigeait de nous une discipline de fer et n'épargnait pas ses sarcasmes face à l'ignorance de certains élèves. L'eau devient trouble, un alligator surgit, sa gueule ouverte garnie de crocs, il cherche une proie. Il portait une frange quelquefois un peu grasse, qu'il devait sans cesse remettre en place d'un geste lent et méthodique. Dans la vitre, je vois cette fois le reflet de, je n'ose l'appeler la taupe, qui a pris une voix de pot cassé, étrange et presque fiévreuse. Conscient de son visage ingrat, il s'essayait à quelques coquetteries, par exemple il portait souvent une lavallière exubérante. Au fur et à mesure qu'elle décrit Monsieur Dzin, j'ai la bizarre sensation que, dans mon dos, elle se déshabille, que sans pudeur elle dépeint sa propre personne comme un écrivain qui, dans son ouvrage, se serait trop livré et ainsi, prête le flanc aux hallebardiers de tous poils, pourvu que leur arme ait été trempée dans la médisance.

Le mieux est que je retourne m'asseoir, mais j'ai besoin d'un peu de temps pour intégrer ce qui vient de se passer; cette symbiose, cette relation osmotique qui semblait lier le prof et son élève m'a laissé sans voix et me fait réfléchir. Je fais quelques pas hésitants en direction de la table, me gratte l'oreille et retourne bientôt vers le hublot...pour me rassurer.

Dans l'eau, une sirène prépare une virevolte et dessus l'espace mystérieux de son ventre, frétille comme une fine nageoire, le voile de son maillot lâchement tendu entre les os de son bassin. Ouf ! Tout est normal, tout est beau. Tout va bien.

Elle poursuit avec la voix sûre et académique d'un prof d'histoire et des expressions plus techniques. Juste avant la guerre de quatorze, alors que le tsar règne encore, J.-P. Zimmermann fait un court séjour à Moscou. Il est professeur dans une école protestante. Déjà passionné par la littérature et la culture russe, il suit avec intérêt la révolution et tout ce qui se passera plus tard, à l'Orient comme il disait. Il s'est même impliqué dans quelques parutions révolutionnaires. Il disait des bolchevistes “.. qu'entre tous les ordres nouveaux que nous pourrions espérer, celui-là seul était possible”.

Puis d'un coup, elle s'arrête de parler tout net. Laisse quelques instants la voix du silence pénétrer la caverne. De plus près, son visage exprime, si ce n'est de la bonté, du moins quelque chose de bien plus généreux que sa description de tout à l'heure. Elle prend une ou deux bonnes bouffées d'air.

C'est autre chose que je voulais vous montrer. Elle sort de sa sacoche, un petit livret. J'en étais sûr, elle est témoin de Jéhovah. Le titre est bien visible *Les Voix*. Ouh là, là, dans quelle secte veut-elle m'attirer, j'aurais dû me méfier.

Voyez-vous, cette brochure que je tiens toujours avec moi est le douzième et dernier numéro d'une revue artistique et culturelle qui date de l'année 1920. Feuillotez-la un instant, oui, allez-y, vous verrez, il y a des croquis, des dessins, des poèmes, des critiques, des impressions sur les impressionnistes. C'est magnifique.

Et tout cela dans une ligne graphique qui, à elle seule, assure le plaisir de la lecture. Jean-Paul a lui-même garni la revue de nombreux articles, comme il l'a fait avec d'autres revues comme *Philosophies* éditée à Paris où, ayant étudié à la Sorbonne, il avait gardé certains contacts. Un ami très proche de Jean-Paul, Charles Humbert, le peintre, avait réussi à y réunir un bouquet d'artistes de la région qui se connaissaient tous. Certains y contribuèrent activement, d'autres y furent évoqués -certaines fois sur un ton polémiste-, de Léon Perrin à Charles L'Eplattenier en passant par Le Corbusier et plusieurs auteurs lémaniques.

Vous savez, il ne faut pas vous étonner si l'armoire de votre ville -elle n'habite plus à La Chaux-de-Fonds- représente une ruche avec ses abeilles, tant la diversité culturelle et artistique grouillait en qualité et en quantité dans la région. Et cela reste toujours vrai, peut-être manque-t-il des hommes, des lampadophores capables de montrer la voie, des formateurs de la trempe de Jean-Paul qui sachent éveiller des talents et leur donner le goût de faire les choses et de les mener jusqu'au bout.

- Voilà, dit-elle, je pense que la police doit être arrivée maintenant.

Pendant le court trajet du retour, elle ne peut s'empêcher de raconter la suite de l'histoire du soute où Johnny, paraît-il, est arrivé. Un gars pas méchant qui n'aura de toute sa vie conduit qu'un vélomoteur trafiqué, avec un guidon comme la queue d'un tétras-lyre où étaient pendues des queues de renards qui flottent au vent. Habillé de cuir, il essayait d'incarner un dur à cuire comme Johnny Hallyday -d'ailleurs, il avait son portrait imprimé sur le blouson- qui était son idole. Comme chef, il attira sa bande, qui attira ensuite d'autres rockers moins naïfs, moins sentimentaux, moins rockers, plus sombres et plus sournois. On nota de plus en plus d'actes d'incivilités; de la drogue, des cacas et des pipis. On a dû fermer le soute.

Au moment d'entrouvrir la porte du passage, elle s'arrête comme quelqu'un qui a fait ses courses et, fatigué, doit poser son sac de commissions un instant. Voulez-bien m'excuser, je me suis un peu emportée, chaque fois que je parle de Jean-Paul, une émotion se réveille, tant de souvenirs reviennent. Son enseignement m'a tant apporté. Vous devez même vous demander si je l'aimais, ou si même, comme certains l'ont fantasmé, j'aurais eu une liaison avec lui, moi son élève. Oui, je l'aimais, mais comme un guide, comme un humaniste, comme source d'espérance. Je dois vous dire quelque chose, nous partageons tous les deux une même blessure. Oui, une souffrance qu'on peut deviner entre les lignes de ses romans. A vrai dire, nos propres vies se sont déroulées entre les lignes, derrière les lignes même. Lisez les odes de Jean-Paul, ses hymnes à sa terre ; tout cet amour ne s'adresse-t-il pas en réalité à une personne ?

Une personne avec qui il aurait partagé sa vie, en qui il se serait confié et avec qui, il aurait pu parler longuement aux yeux et à la vue de tous, mais alors, il n'aurait pas fallu entendre dans ces échanges, la voix d'un autre homme.

Jean-Paul disait : "J'ai vécu dans un corps en exil" ou plutôt, je sais plus, "en exil de mon corps". Bien, voilà je pense que vous comprenez.

La police est bien là pour le constat, elle demande nos papiers, du coup je repère les coordonnées de Mlle P.J., elle se nomme en réalité Pauline Jeanneret. Un nom bien courant par ici. Elle est historienne de l'art et enseignante à Porrentruy et, comme je m'en doutais, célibataire.

Ma voiture est hors service, la dépanneuse viendra la prendre dès que possible. Celle de Mlle P.J., en revanche, après qu'elle a décroché le pare-choc et posé la plaque minéralogique sur le tableau de bord, devrait pouvoir repartir.

Puis il faut se dire au revoir, nous nous serrons la main aussi longuement que ses conversations. Au bout d'un moment, je souris, je lui signale que, à une certaine époque, j'avais fait la connaissance d'un certain Jeanneret. Ici, il y en a des centaines. Oui, mais un Fred Jeanneret peut-être. Mon grand-père s'appelait bien Fred, c'était son p'tit nom, le vrai était Frédéric. Mais vous n'avez pas pu le connaître, c'est impossible vous n'êtes pas de la même génération, il est mort -trop jeune et de trop de bontés- quand vous n'étiez pas encore né. Elle rigole, se renfroge le nez comme le font les rongeurs. J'hésite à répondre, mais quelle phrase pourrait suggérer la dérision du temps qui passe ? Soudain, alors que nous nous tenons encore les mains, une vieille cicatrice se réveille, un picotement juste à la jointure de l'annulaire et de l'auriculaire.

Mlle P.J. entre alors dans sa voiture, je reste encore un instant pour m'assurer qu'elle puisse repartir dans de bonnes conditions. Elle fait un rictus, un truc entre un sourire et un soupir. Elle fait un dernier signe la main.

Puis elle se met à gigoter, à s'énerver. Et d'une voix insondable : "Mes clés, Seigneur, Marie, Joseph...où sont mes clés, Seigneur, Marie, Joseph".

Banquet

La septantaine d'invités manifestement de bonne humeur s'est bien installée dans la grande salle de l'Ancien-Stand. Deux ou trois couples perdus cherchent encore leurs places, une dame grommelle à l'oreille de son mari, elle ne veut pas être assise à côté de ce monsieur mal rasé et qui fait sale. Un jeune homme négocie un échange de chaise, il a bien envie de se trouver près de cette jolie fille avec qui il a fait joyeusement connaissance pendant l'apéritif. A la table d'à côté, il y a un trou, d'après les noms imprimés sur les cartons, (en -ev et -itch et -enko) certainement que les hôtes venant de très loin auront eu un problème et ne viendront plus. Un monsieur plaisante. Je pense que leur Lada a explosé en route, je vous propose qu'on se resserre. Un des couples distrait n'a toujours pas repéré sa place alors qu'il est passé devant deux ou trois fois, sans doute distrait par la riche décoration, des guirlandes, beaucoup de fleurs sur les murs et sur des tables. A l'extrémité de la table adjacente, une femme a gardé son joli chapeau cloche orangé, elle rigole, rigole, rigole son rire se perd dans le brouhaha infernal de la salle.

A la dernière table, celle qui fait le chapeau du T par rapport aux autres se tient la famille proche, une grand-mère répète sa question et répète encore sa question et son voisin un peu sourd dit, comment ? Et répète, comment ? Un autre grand-papa dont la voix ne porte pas, et après plusieurs tentatives, -il demandait à la dame si le voyage avait été agréable-, abandonne bien que

celle-ci pleine de bonne volonté ait capuchonné ses oreilles, un peu comme une feuille de chou entr'ouverte, avec ses mains pour mieux l'entendre. Elle regrette déjà de n'avoir pas gardé une main libre pour couvrir son verre, des postillons épais et pâteux surnagent maintenant sur son vin blanc. Au centre de la table, un dernier couple achève de s'installer. Elle est superbe, elle est fraîche, elle est rayonnante dans sa robe de mariée. Lui affublé d'un sourire béat permanent, est rassuré, il est fier, il est amoureux. Il porte une égratignure au front, les stigmates de la cérémonie du couronnement quand le prêtre orthodoxe lui a maladroitement enlevé sa couronne d'or.

Dans la salle d'en-bas, une autre assemblée, moins en couleur, est réunie, De là, on entend les rumeurs joyeuses d'en haut; est-ce déjà une manifestation venue du ciel que la défunte mère, à peine arrivée, envoie ?

La cérémonie d'adieu à l'église a été émouvante. Des bougies ont été allumées, la prêtre a retracé 84 ans de vie de cette femme avec fidélité et beaucoup de sensibilité, puis elle a lancé une cassette (ou un CD ?), un chant tendre que la mère aimait fredonner. A l'histoire de sa vie il faut encore ajouter trois mots : enfants, petits-enfants, fleurs; surtout pas un de plus et on aura compris de quel bois rare et précieux elle était faite et réchauffait les siens.

D'en haut, tombent en pluie joyeuse des chants de santé "qu'ils vivent et soient heureux" et en bas on les recueille avec philosophie, Oui, une bonne douche de gaieté en famille et avec ses ami-es, ses voisin-es et ces personnages qu'on ne voit jamais ailleurs qu'aux enterrements. Vivre et rester heureux quoi qu'il advienne, c'est bien vrai.

Le père a 86 ans, dès à présent il va se retrouver seul. Il est rassuré par ses enfants, mais il est un peu désorienté. Il reste vaillant, il discute avec une belle-sœur. Qui est élégante et coiffée d'un bibi noir en forme de larme. Qui se confie longuement, elle affecte exagérément même si sa peine est bien réelle.

Moi, je retrouve mon cousin, celui avec qui jadis nous avons si souvent fait la fête et que j'ai perdu de vue. D'après ce qu'il me dit la Berthe est

enceinte pour la troisième fois et le Jean est parti vivre en Allemagne. Un verre cousin ? Merci, mais mon bon couillon de cousin ne boit plus.

La journée est splendide en ce mois d'octobre, baigné par l'été indien, le Jura ou du moins ce qui dépasse des huit cents mètres d'altitude, brille comme la crête d'un coq. Les joyeux invités d'en haut en profitent, ils descendent dans le jardin attenant pour prendre l'air ou fumer. Souvent un verre à la main. De même, le club des moins fanfarons d'en-bas rejoint le jardin par petits groupes. Des rencontres se font, des liens se tissent.

Je fais la connaissance du marié, il peut avoir quarante-cinq ans, peut-être un peu plus. Un visage franc sur lequel on a collé des sourcils épais qui se rejoignent presque et qui cache ses yeux marron et brillants.

Sa petite bouche ne laisse sortir que des sons bien articulés avec un reste d'accent, quand il sourit rien ne bouge d'autre que ses lèvres qui se retirent comme un ressac laissant apparaître deux immobiles rangées de dents. De mère célibataire -ce qui ne se faisait pas- il a été recueilli par sa tante qui l'a élevé comme ses autres enfants. Elle parlait de la Russie les yeux gonflés d'amertume. Elle en parlait comme d'un abîme. Je n'ai plus personne, ils les ont tous fait crever; ceux qui ne sont pas morts d'alcoolisme sont morts dans de vaines guerres au grade illustre de chair à canon ou alors ils les ont envoyés en Sibérie dans des goulags ou des sites à ciel ouvert de pseudo-recyclage irradiés par les déchets nucléaires, et si toutefois, il restait un vivant, il sera mort de froid comme une bête sauvage, ils les ont tous fait crever. Je n'ai plus personne et toi, tu n'as plus que moi.

Au décès de la tante -pour aucune des raisons évoquées ci-dessus- alors qu'il avait à dix-sept ans il imagine fuir ce pays dont l'image est pour lui ternie à jamais. Il se décide de façon précipitée. Il sait où sa tante cachait l'argent, une enveloppe jaune dans le tiroir du secrétaire qu'il dérobe sans scrupule, à qui pourrait-il servir maintenant ? Il s'engouffre dans un train en partance pour l'Allemagne sans vraiment savoir où aller.

Il ouvre l'épaisse enveloppe jaune et découvre en plus de la liasse de roubles qu'il range aussitôt dans la poche de son veston, quelques photos jaunies; un couple sur la plage qui se tient la main. Il ne reconnaît pas sa tante mais peut-être est-ce sa mère, mais cet homme, lui, cet homme, oui, c'est incroyable, c'est bien Lénine. Dans l'enveloppe, il trouve également quelques papiers dont certains sont écrits en français, couverts de ratures et d'une tache de vin. Grâce à quelques connaissances de base en français, il en conclut qu'entre ses mains, il tient le compte rendu d'un discours de Lénine, le 18 mars 1917 au Cercle Ouvrier de La Chaux-de-Fonds en Suisse. Il trouve le nom joli et si Lénine y est allé...

Content d'avoir trouvé une destination, il quitte le compartiment pour aller fumer une cigarette. Entre deux bouffées, il projette sa nouvelle vie. Son maigre français lui suffira-t-il ? La Suisse est-ce bien ce pays d'accueil, de liberté et de richesses comme on le dit ?

Dans le compartiment, par la fenêtre restée entrouverte, c'est sans doute le vent qui voit tout et qui sait tout qui s'est approprié papiers, photos et documents oubliés sur la tablette.

A La Chaux-de-Fonds, il prend rapidement ses marques et se sent à l'aise. Par chance, il trouve du travail dans une société horlogère qui opère beaucoup avec la Russie. C'est là, par ailleurs, qu'il rencontrera sa future femme. La ville lui plaît, il aime déambuler le long de ces rues parallèles dessinées sur le flanc d'une large vallée développant une jolie perspective. Souvent, ce décor lui fait penser, surtout quand le soleil se couche mais que le ciel est encore bleu, à ces tableaux tout en perspective de la Renaissance avec le bonheur pour lui de voir converger le point de fuite vers... l'Est.

Il explique encore que ceux qu'il considère comme sa famille, à part sa femme et son immense smala, reste une bande de copains habitant en Ukraine et qui ne sont même pas venus pour son mariage et ne se sont même pas excusés.

A un certain moment, le père, en plus de la fatigue, ne se sent pas bien. Sa fille veut le conduire à l'hôpital, peut être couve-t-il autre chose, plus grave qu'un simple coup de mou. Non, non ça va aller...mais je vais rentrer à la maison.

La dame au chapeau orangé qui rigolait nerveusement tout à l'heure ne rit plus, elle rencontre la dame au chapeau noir en forme de larme qui lui sourit. Elles échangent quelques instants. Vous savez, il paraît que la jeune mariée vient d'une famille fortunée. Et nombreuse sûrement, à voir tout ce monde. Vous ne trouvez pas qu'elle fait beaucoup plus jeune que lui. En tous cas, ce qu'elle est belle. Moi, je trouve que sa robe tombait mal. Et ce Russe, vous lui feriez confiance ? Moi il me fait peur.

En bas, il se passe quelque chose, un vacarme soudain, la poignée bouge mais la porte reste bloquée on dirait qu'une bête féroce force l'entrée, mais après quelques autres tentatives la porte se déchire d'un seul coup laissant apparaître, autant surpris que nous, un cortège haut en couleur.

L'effet de surprise passé, des rires éclatent de part et d'autre. Dobrii dien, bonjour. Les invités avec leur nom en en -ev et -itch et -enko semblent être arrivés. Ils s'imaginent être dans la salle du mariage alors ils embrassent tout le monde vivement et avec de grands sourires et sortent déjà de leurs innombrables cabas des bouteilles de vodka et des boîtes de caviar.

Au même moment, le marié qui cherche les toilettes entend des voix graves et des accents familiers, il se précipite. Ils se tombent dans les bras et après d'éternelles effusions, le marié ivre de reconnaissance invite tous ceux d'en bas - il en connaît déjà presque la moitié - à venir partager le dessert. Il y a bien assez et même trop. Venez !

Les plus anciens et anciennes d'en bas en profitent pour s'éclipser au prétexte que ce n'est pas lors d'un jour comme ça qu'il faut faire la foire. Un peu de respect tout de même, mais ils se doutent bien...

Et en effet, là-haut l'ambiance est déjà bien chaude, la vodka coule à flot. Les Ukrainiens ont sorti leurs guitares et d'autres instruments, ils jouent des airs manouches. Certains convives se mettent à danser.

Le père de la mariée a déjà trop bu, il tente un discours, il ne s'aperçoit pas que sa fille est sortie. Attends, mais attends donc qu'elle revienne, mais non...il commence tout de même. On croit au sketch de "l'eau ferrugineuse" de Bourvil. Quand sa fille revient, il en est aux vœux de bonheur pour le couple, pour sa fille surtout, que son mari préserve sa douce naïveté et sa joie de vivre, qu'ils fassent de nombreux petits-enfants, puis comme s'il en était encore besoin, il invite chacun à lever son verre. Hip hip hip, hip hip hip !

Même si je vois mon cousin se verser d'abondants verres de vodka, ah ! le roublard, cela n'a pas d'importance car tout devient subitement trouble. Les costumes sombres d'en-bas et les costumes gais d'en haut ont maintenant la même couleur.

Le bâtiment de l'Ancien-Stand a pris des voiles. Toutes voiles dehors même. Il est devenu un galion ou un boutre qui tangue sur les flots, à chaque flux et reflux, des pièces d'accastillage s'entrechoquent, on entend les sinistres craquelures du bois, le flop-flop dans les voiles, des fous de Bassan survolent l'embarcation et jettent des cris sans mélodie.

Les lois et les mœurs ont changé, on se met pieds nus, on mange avec les mains, certains se collent des trucs sur le front d'autres se font des chapeaux avec les journaux. Je traverse la salle qui tangue, des invités jouent au poker en fumant des havanes, ils se regardent bizarrement, je descends je ne sais plus si c'est aux toilettes ou à la cale, mais derrière la première porte deux jeunes gens se roulent des galoches comme s'ils bouffaient des hamburgers et derrière la seconde porte, un autre couple embarrassé a fini de s'embrasser; cela en a tout l'air. Je remonte sur le pont, depuis l'escalier j'entends la musique; des airs russes cette fois avec des tempos toujours plus rapides.

Ça y est, ça danse partout le Kasatchok, la plupart des matelots finissent étalés sur le sol et d'autres hommes et d'autres femmes sautent sans raison et finissent en tas les uns sur les autres dans une hilarité générale. Kakalin, kakalin, kamaya. La danse dégénère en un bras dessus bras dessous plus du tout maîtrisé. Kakalin, kakalin, kamaya. Mon cousin a enfilé, malgré la chaleur, une chapka en fourrure de lapin (sur un bateau ?) rapportée par les Ukrainiens, il est complètement ivre, il cherche des noises, il provoque, il est en train de s'expliquer nerveusement avec un monsieur mal rasé.

Le rythme de la musique est effréné, les danseurs transpirent comme des bêtes, on ouvre les fenêtres. Dans leurs transes, ils renversent des bouteilles, les décorations de table et le restant du gâteau encore conséquent, alors les pirates se précipitent comme des rats, ils lèchent la friandise à même le sol, ils en ramassent et à pleines poignées se bombardent parmi, déchaînés. A quelques mètres à peine, un moussaillon vomit. Le fils du boucanier se retrouve en culotte et sabre le champagne, des flibustières seins nus et robes retroussées en sabordent les coupes à outrance. Une mutinerie s'organise.

Mon cousin gesticule, il crie, il est méconnaissable. Vous êtes tous des cons. Ca ne lui suffit pas, il a la haine, il veut qu'on l'entende davantage, il grimpe sur une table, l'homme mal rasé devenu son comparse lui tend une chaise, puis une autre, puis trois autres, puis encore une qu'il empile par-dessus celles déjà en place, il grimpe Dieu sait comment, il veut hurler encore, il veut leur dire à tous ces gens, il veut... mais subitement ne sait plus ce qu'il fait là. Il s'est perdu.

Tout le monde s'est arrêté, il n'y a plus aucun bruit; désespéré, apeuré comme un oiselet sur cette estrade improvisée du mât de hune, il a l'air bête, tout con.

Son comparse pour rattraper le coup pense malin de dire n'importe quoi, qui n'a pas d'importance car la tour de mon cousin dégringole et se fracasse à grand bruit.

Après un instant silencieux, où j'accours pour le secourir, lui, à plat ventre et enfoui sous un amas de chaises, de cotillons, de tourte, de fleurs, de cadavres de bouteilles, se cabre et réussit à relever la tête péniblement comme une tortue, il me voit juste en face de lui, il articule difficilement.

Et toi cousin, je t'emmerde, puis il ajoute d'un ton sépulcral, fais gaffe cousin, ton cœur n'en a plus longtemps à battre. Puis là, il s'endort.

Il n'y a plus trace des mariés, ils se sont éclipsés discrètement vers d'autres perspectives. Il fait chaud, on ouvre les deux battants des fenêtres et aussi celles qui étaient restées fermées.

Les alizés soufflent par vent frais. Le galion en ruine bat pavillon noir comme le deuil, le capitaine s'est pris les pieds dans une garcette, son astrolabe et son sextant ont sombré dans les ténèbres azur. La hune s'est effondrée, l'horizon est bouché, nul ne sait quand l'embarcation accostera ni même si elle appareillera encore pour une toute dernière fois.

Hôpital

Je ne me réveille pas bien, encore fiévreux. Une infirmière pose bruyamment le plateau petit déj. sur le chariot, mon voisin de chambre est déjà installé. Il tient droite sa tartine comme un miroir et semble s’y mirer. Il ajoute un peu de beurre, observe sa tartine en inclinant la tête puis se tire la frange, ensuite il étire avec la pointe de son couteau la confiture aux cerises, il essaye quelques rictus mais la tartine ne semble pas répondre. Il a une tête de clown triste. Il bouffe sa tartine.

Je ne mange rien, attends que le plateau soit débarrassé, essaye de sortir du lit mais j'ai le tournis. Mon père est hospitalisé à la 714, moi je suis à la 716. Il a une tumeur au cerveau. Il emploie d'étranges expressions paraît-il, mais il va plutôt bien. Il paraît également que comme chaque fois qu'il séjourne à l'hôpital, il peste contre ces charognes de pot à café en inox où on en met partout lorsque l'on veut s'en servir. Il a déjà alerté l'infirmière assistante et l'infirmière cheffe et menace d'aller voir le staff technique. Il sait que je suis entré à l'hosto la veille. Il ne va pas tarder à venir me voir, j'en suis sûr, mais je ne veux pas qu'il me découvre en pyjama dans un lit de malade. C'est moi le fils qui doit le soutenir et pas le contraire. J'enfile rapidement mes jeans et une chemise et me dirige vers la 714. Il est là. Il me trouve en forme, tant mieux. On s'assoit chacun d'un côté du lit.

Il est étonnamment détendu. Il demande de mes nouvelles, puis soudain lui qui a toujours eu la souplesse d'une barre à mine, il se retourne enjambe le lit avec l'agilité d'un scout, j'ai l'impression qu'il va sortir sa guitare et chanter un truc autour du brasero. J'imagine déjà les flammes alors que sur le ton de la confiance il dit : "Je crois que je suis foutu, mais je suis prêt, je n'ai pas peur". Une infirmière entre pour donner les soins, en me voyant elle me sermonne. Que dans mon état, je n'ai pas le droit d'être dans une autre chambre en civil de surcroît. Que de toute façon le docteur m'attend de pied ferme à la 716. Qu'il faut que je me dépêche.

Le médecin m'annonce qu'en urgence je dois aller dans un hôpital à Berne pour la pose d'un stent. Mon couillon de cousin avait raison pour mon cœur. Peu après les ambulanciers arrivent et m'installent dans la civière. Commence une procédure administrative. Forcément longue. J'ai le temps de laisser aller mon esprit.

On a vue depuis la baie vitrée de la chambre sur toute l'entrée de la ville installée dans sa vallée longitudinale typique du Jura, c'est une journée de printemps radieuse, au fond passe le train rouge en direction des Franches-Montagnes. Le vert foncé des pâturages avoisinants, le vieux vert des sapins et le vert frais des feuilles de mai contraste comme une respiration. Un... aspirer, deux... expirer, un... aspirer, deux... expirer.

La cheminée du centre d'incinération des ordures bien visible compromet un peu le tableau. Un panache de fumée blanche -merci, les filtres- se projette au gré du vent dans tous les sens, quelques fois, comme avec les nuages dans le ciel, on peut reconnaître un animal, un démon ou d'autres formes familières. On m'a rapporté que, dans la chambre d'à côté, quelqu'un dans un état de grande tristesse, car il venait de voir mourir son père retrouva le moral quand il vit un cœur parfait se dessiner sur la cheminée. Son père lui avait envoyé un dernier signe de confiance. Moi, je n'y vois que des points d'interrogation.

Quand est-ce que j'ai bien pu mettre les pieds dans un hôpital la dernière fois ? En réalité, je m'en souviens bien, comme d'un goulag. Je devais avoir douze ou treize ans, ah oui les amygdales, ah oui le gaz ! On nous avait aligné sur les lits, on était des dizaines, on était tendus, tout était trop calme, quelque chose allait se passer. Ils sont arrivés avec des masques et des chariots chargés de bouteilles de sévoflurane (gaz hilarant qu'ils disaient ?) puis chaque enfant tomba l'un après l'autre. Quand ce fut mon tour de sombrer sous le supplice du masque, j'ai eu l'impression qu'on m'arrachait la conscience, qu'on me lançait dans le vide.

Avez-vous, tôt, un matin de printemps, entendu une mésange titiner, avez-vous entendu les petits gazouillis d'un bébé qui vient de se réveiller,

avez-vous entendu comme moi la voix, ce petit clapotis cristallin, de cette petite fille qui annonce : “Voilà Pascal qui se réveille”. Quoi, quelqu’un m'appelle par mon prénom ? Donc j’existe ! Je réalise brusquement que jusqu’ici je n’avais été que le quelqu’un d’un groupe, un quelqu’un d’une famille assez nombreuse qui voyait passer beaucoup de monde, un quelqu’un à l’école, un quelqu’un devant le sapin de Noël à réciter sa poésie, un quelqu’un coéquipier ou adversaire dans un match de foot, un quelqu’un sans doute avec un surnom, peut-être machin, un mouton bénévole dans un troupeau sans transhumance.

Il a fallu que cette petite fille dont je n’ai jamais su le nom clame avec innocence : ” Voilà Pascal qui se réveille” pour que, pour la première fois de ma vie je devienne Quelqu’Un. A partir de ce jour, même si j’ai gardé l’esprit de clan, je me suis mis à chasser tout ce qui pouvait entraver la liberté et ses étendards. Aussi les systèmes communistes.

Mais alors quel leader maximo exhortera les foules avec sa verve et ses envolées lyriques, pendant des heures, quel grand timonier ou petit père des peuples aura droit de vie et de mort sur des millions d’êtres humains considérés comme quantité négligeable, quelle théorie bolchevique dans un élan romanesque réunira, dans les livres du moins, toutes les Russies, qui pourra prétendre droit dans ses bottes que la religion est l’opium du peuple, qui pourra inspirer et armer des phalanges, unique défenderesse des pauvres et des opprimés sur tous les continents, quel champion rouge pourra être élu avec 99 % des voix sans rougir davantage, qui pourra, avec autant de romantisme parachever des mythes et faire du Che le héros absolu ? Sans doute la concurrence fasciste, mais elle ment avec moins de classe et assassine avec moins de grandeur.

Les ambulanciers ont fini leur boulot de paperasse et me tirent hors de la pièce. Je croise mon voisin de chambre, lui souhaite le meilleur, mais avec son visage carré et blanc, il ressemble déjà à son annonce mortuaire. J’ai cru l’entendre la réciter : “Merci, je me suis battu avec courage et dignité contre la maladie”. Clown triste, mais clown quand même, il lâche une petite coquetterie au fond de son slip en guise de point final.

Schuiten, Luc

Selon l'almanach des opérations, qui prend en compte la position des astres, la phase lunaire, l'indice des pollens et le nombre de whiskys bus la veille par le chirurgien, les opérations du matin devaient bien se dérouler. Disons d'entrée que ce fut bien le cas, ici à l'hôpital de Berne, toutes les opérations du matin ont réussi, la mienne et celle beaucoup plus délicate de mon père qui aura lieu dans trois jours et chacun en remerciera l'almanach ou la providence de son choix.

Une fois les organes recousus, le corps récupère lentement et l'âme pendant ce temps s'ennuie ou s'amuse, couchée sur un lit d'hôpital. Qui d'ailleurs, a bien pu partager ce même matelas ? Ma mère bien sûr qui aimait tant les fleurs, qui leur donnait le nom de ses enfants. Elle est partie en fleur, sans avoir trop fané, avec une telle tranquillité. Je ne fais que retourner chez moi, dans mon beau jardin, avait-elle dit.

Sur ce lit ultra-technique mon père, bientôt; qui va tester les pots de café en inox, constater que ceux-ci ne renversent rien, mais que là-bas chez lui, cela fait trente ans qu'il est impossible de verser une tasse de café sans en mettre partout, même les infirmières qui savent la tâche impossible se rapprochent de l'évier.

Sans doute en ce moment, mon père, regarde-t-il le panache de la cheminée d'incinération et ses formes interrogatives.

J'avais pris avec moi le dernier courrier reçu à la maison. Des factures, une lettre. Seuls les poètes et les adeptes de généalogie restent de nos jours capables d'échange épistolaire. Je lis le nouveau texte de mon ami le poète.

Mon endroit, ma rue, ma ville
Jadis prospère rempli d'orgueil
Du Corbusier, reste la fille
Blaise Cendrars dans ses recueils
De son déclin a-t-il

Stop ! Stop ! Faites chier les poètes. En fait, vous ne savez faire que des constats, des procès-verbaux, des procès-verbeux. Vous mettez en vers des rapports de patrouille, sous prétexte que ça rime, on vous encourage même la délation et la médisance. A moins que vos exercices ne soient de la niaiseuse contemplation où l'on s'émerveille d'un trèfle, d'un bufflon, d'un pet.

Le temps est venu de couper des pieds, vos pieds d'arrivistes sans proposition, de briser ces vers repus d'ironie où l'imagination ne sert qu'à l'ostentatoire décorum, qu'on brûle ces pompeux alexandrins, ces étalages de regrets et d'amertumes où toute l'ardeur est mise à rabougrir et emprisonner les mots en lieu de les sublimer et d'en faire éclore des idées, quoi ? on parle encore de sonnet dont le nom sonne comme une fin de la récréation, la fin de toute perspective. Allez mes amis, ayez des projets, assumez vos desseins, revenez du futur, faites exploser l'avenir, vous n'êtes pas des musées.

Au pire, pensez à vos semblables, dans trente ans qu'ils trouvent matière nouvelle à mettre en carcan qui ne soit la rime de vos rimes.

Je lui ai répondu par carte postale.

Merci cher Andreas,

Au fur et à mesure de tes versets, j'ai pu comprendre la complicité qui s'établissait entre toi et ta ville. Le lieu où tu vivras toujours et qui semble source d'inspiration éternelle pour tes jolies rimes.

A très bientôt.

Pascal

J'aurai dû signer Infâme, mais à faux-cul, faux-cul et demi, j'ai appris quelque mois plus tard qu'Andreas à la perception poétique si ancrée, pour raison de quotité d'impôt avait déménagé.

Finalement, j'ai été trop sévère, une ville où on ne sait pas fabriquer des pots à café en inox n'a pas d'avenir. Mon ami le poète a raison; c'est fini. On peut prononcer l'oraison funèbre, tout est mort. Les horlogers sont partis, les gens célèbres sont partis sans jamais revenir et sont morts ailleurs, les gens d'ailleurs n'arrêtent pas de ne plus venir, les bordels ont fermé, pour trouver de l'argent, c'est le bordel, il est ailleurs.

Oui poète, tu as raison, pour l'instant il n'y rien à faire d'autre que de garder son cerveau bouillant, laisser frémir le blob et ne pas laisser tiédir la guimauve. Cela va servir quand tout sera prêt à nouveau.

Un peu seul sur mon lit d'hôpital !

Une petite brise tiède s'engouffre le long de la rue Jardinière, vaporisant les senteurs lourdes du lilas qui couvre le parfum plus subtil des jardinières de bégonias accrochées aux façades mamelonnées des maisons. Des sureaux, des épines vinettes amènent ce qu'il faut d'ombre sur les terrasses où je bois un ristretto.

A la table d'à côté, quatre personnes sont en grande conférence, ils font preuve d'enthousiasme. Devant elles, toutes sortes de plans, de cartes de la cité, des feutres et des blocs à dessin sur lesquels on a posé un caillou à cause du vent. L'une d'elles, celle qui argumente le plus, a la peau lisse malgré l'âge que semble lui donner ses cheveux blanc en bataille. Des yeux malins et aimables s'enfoncent dans son front lisse faisant de ses sourcils fins et bien dessinés une sorte de balustrade. Ses lèvres forment une mince virgule joyeuse surplombée de pommettes saillantes.

Le vent me permet de suivre la conversation que par bribes, mais visiblement il parle d'architecture. L'homme au cheveu blanc esquisse quelques croquis avec sûreté, on dirait qu'il s'inspire d'une photo de quartier.

Une rafale de vent emporte ses croquis dans ma direction, je m'empresse de les ramasser et évidemment j'y jette un coup d'oeil. Je reconnais quelques édifices. Mais oui, c'est bien cette rue, celle-là même où nous sommes, Et ces esquisses ? Oui, oui c'est bien cette rue ... mais projetée dans le futur, les maisons ont pris la forme de fleurs ou de champignons, mais ça n'a rien à voir avec le village des Stroumpfs, ce serait plutôt des espèces de chanterelles, des girolles énormes ou des grandes gentianes (*Gentiana lutea*) avec leurs balcons fleuris. Les matériaux, bois, verre, fer, béton se mêlent avec la végétation abondante de façon harmonieuse et ... naturelle.

Je vais rapporter à ces messieurs-dames les feuilles en petit tas. Au moment où j'arrive à la table je vois une serviette ouverte, celle du monsieur au cheveu blanc, je peux lire discrètement l'étiquette.

Luc Schuiten.
Archiborescence.
Bruxelles.

Dépasse de la serviette, deux ou trois exemplaires de BD. Je distingue tout juste le titre; *Les Cités obscures* de François Schuiten et Benoît Peeters. Tout à coup, je me souviens d'un exposé en 2012 de ce Luc Schuiten, et c'est suite à son aiguillage que la rue Jardinière avait été aménagée ainsi que, dans le même état d'esprit les rues de la Paix, Numa-Droz et Progrès enfin dotées d'une piste cyclable sur tout son long.

Et voilà qu'aujourd'hui quelques utopistes envisagent un développement au projet avec une ferveur qui fait plaisir à voir. La nouvellement nommée Perspective Numa-Droz est difficilement descriptible mais, les formes empruntées à la nature qui a tant d'idées, la rendent absolument magnifique. On a gardé les maisons d'époque auxquelles on a donné des formes curvilignes et charnues se confondant ainsi avec leur environnement végétal. Je vois aussi que le plan directeur est déjà préétabli pour tout le reste de la cité.

Les trois perspectives Numa-Droz, Léopold-Robert et de La Liberté forment à présent un “trident” à l’image de celui de l’Amirauté à St-Petersbourg.

Après le merci d’usage et quelques mots de circonstance, Luc Schuiten me voyant manifestement éberlué, prononça tranquillement ces quelques mots. “Souvenez-vous que votre cité, à l’époque où elle a pris tout son essor, souvenez-vous qu’en grande partie, elle est due à l’originalité de son urbanisme. Prenez soin de votre cité, il viendra un jour ou par son audace elle deviendra le foyer de nouvelles opportunités.”

“Salubrité, Équité, Sécurité“ petite ritournelle; en Suisse quand les choses vont, les hommes vont. Oui, oui, un peu seul sur mon lit d’hôpital.

L’après-midi, les choses s’accélérent et du coup, moi et mon père trois jours plus tard sommes renvoyés à La Chaux-de-Fonds. Mon père, à l’hôpital où il a aussitôt emprunté un pot à café en inox qu’il a recommandé à un de ses petits-fils ferronnier. “Il y a sûrement quelque chose à faire” a-t-il dit.

Beaucoup moins frivole, ce choix qu’il doit maintenant effectuer entre aucun traitement, la chimio et la radiothérapie, n’est-il pas simplement, dans ce moment de solitude en train de programmer la fin de son existence ?

Quant à moi j’ai besoin de vacances.

Nous avons tous besoin de vacances, non ?

Plage

Les vacances, ne rien faire et ne penser à rien. La Plage. Celle-ci n'est pas couverte de sable fin et à la place du clapotis des vagues, on entend la rumeur de centaines de spectateurs emballés par des représentations originales. Il s'agit en réalité d'une vaste scène multisites où, en été, pendant une semaine entière, des artistes de rue se produisent dans tous les coins de la vieille ville. On peut manger et boire dans maints stands dans une ambiance de plage, le rôle des goélands en atteste.

Le frère et la sœur se retrouvent par hasard. Après le salut frangin frangine usuel, ils vont boire un verre à l'ombre, une voile tirée sur le bar principal. Du vin, une bière, une absinthe ? Non une Suze, oui une BFM. Tchou ! A nous ! Regarde, j'ai reçu une lettre. Ah tu as un ami poète ? Non. Un généalogiste alors ? Non, c'est les parents, tu t'appelles quand même qu'ils sont en vacances ? Oups, ouais, ouais.

Bonjour les enfants, j'espère que vous allez bien. Nous nous reposons bien, il fait chaud et le pays est magnifique.

Ah, et il faut un pli sous enveloppe pour aligner ces trois banalités ? Ben non, il y a une suite, regarde, y'a plusieurs pages. Y doivent bien se faire

chier, s'ils n'ont qu'ça à faire. Tu veux pas lire ? Ecoute y fait chaud, on est à la Plage pour voir des spectacles, rencontrer des cop's pas pour lire des trucs de vieux. Je t'en lis un bout si tu veux ? M'ouais, mais juste un bout.

Le premier jour, j'ai commandé un verre de vin rouge, un primitivo chaud, madérisé et imbuvable, que j'ai quand même bu, rapport à son prix, l'équivalent de CHF 12.50. Ambiance méridionale dans ce village de vacances italien loin de l'Italie. Des jolies ragazze qui ont du chien, qui parlent, qui se cambrent, qui parlent encore, qui ont toujours du chien, qui ont les ongles des pieds vernis rouge vif, le mari pas loin avec ses lunettes de soleil assorties au fashion des chaussures de plage, qui ne porte plus sa chaînette en or avec la croix ni sa gourmette, qui boit un espresso dans sa tasse à expresso, qui pense à son oncle d'Amérique qui boit un long black dilué dans un vase en carton, ce qu'il ne comprend pas et ça le fait glousser, qui pleure la Squadra Azzura pas qualifiée au "mondiale" avec son beau-père qui est bronzé jusqu'aux testicules, qui porte une chaînette en or avec la croix mais pas sa gourmette, qui tient les clés de l'Alfa toujours en panne, qui, les Italiens, restent ambassadeurs de la dolce vita, du style et de l'art de vivre. N'empêche que CHF 12.50, c'est pas donné pour un verre de vin.

Le second jour, j'ai payé le même prix dans l'espace allemand du village vacances. Peu de (Suisses) Allemands plutôt des Russes. Des barbies grandes, minces et sophistiquées qui parlent un peu, qui ne se cambrent pas, qui parlent toujours peu à leurs compagnons qui ne parlent pas du tout, qui ont des muscles et du gras partout, qui ont des chaînes en or, qui se servent au buffet comme des sauvages, qui, les Russes, n'osent regarder que dans le vague tant dans leurs yeux gorgés d'amertume se lit les souffrances liées à l'histoire de ce peuple immense. N'empêche que contrairement aux italiens, ils avaient droit à plusieurs verres de vin, du primitivo relativement chambré et presque buvable.

Le troisième jour, chez les Russes, j'ai remarqué que lorsqu'il versait plus d'un verre (pas toujours du vin), le serveur se tournait d'un quart et se baissait légèrement, au même instant le Russe lui glissait un bakchich de l'équivalent de CHF 2.50. Cela fait avec une telle évidence, un aspect quasi-

culturel. Je ne me suis plus étonné que la Coupe du monde de foot ait lieu en Russie. Juste après les JO de Sotchi.

Le quatrième jour, j'ai vu au journal TV de l'hôtel que la Chine, l'Europe (peut-être enfin unie. Et la Suisse ?) entraient dans une guerre commerciale avec les États-Unis, que l'Islande est sortie de la crise en envoyant ses banquiers en prison, que Poutine avec ses yeux gorgés d'amertume s'était immiscé dans les élections américaines et n'avait jamais été aussi puissant.

Le cinquième jour j'ai calculé qu'à CHF 12.50 le verre de vin, je ne tiendrai pas longtemps financièrement, j'ai pesté contre mon agence de voyages qui enferme les braves gens dans ces prisons dorées.

Encore bien en forme, sans turista imminente, il valait mieux quitter les lieux même si le complexe hôtelier baigné par l'océan indien est exceptionnel. Mais avant cela, je dois aller voir les dauphins au large. Sur le bateau, il y a un couple russe, la jeune femme est enceinte, l'enfant verra-t-il lui aussi le ballet majestueux de ces cétacés, se souviendra-t-il de Poutine ? Ou de son dauphin ?

Le spectacle m'a donné l'idée de faire un peu de snorkeling. Après une demi-heure de palabres avec le vendeur pakistanais du bazar de l'hôtel et l'équivalent d'un verre de rouge en moins, je me retrouve avec un masque-tuba pour enfant qui prend l'eau à chaque respiration. J'ai dû longer sous cinquante centimètres d'eau à peine, les blocs en béton de la digue du port comme un crapaud pour ne pas me noyer. J'ai vu d'innombrables poissons-poubelle me tourner autour (?) mais aussi les petits zébrés jaunes qu'on voit à l'oisellerie de la Tour à La Chaux-de-Fonds. Et puis celui tout fin, tout délicat bleu et jaune qui ressemble à un papillon, qui voltige dans l'eau, qui semble vous aimer. Là, le gros rouge feu qui rampe c'est moi avec mon nouveau coup de soleil plaqué sur tout le dos. J'ai dû enlever mon masque en toute urgence, l'élastique était en train de me péter une paupière, c'est trop dangereux ces jouets d'enfants.

J'ai loué une voiture et j'ai fichu le camp. Adieu les cocotiers, à moi la route, la piste, les grands espaces et le verre de vin à l'équivalent de CHF pas cher.-. Enfin, jusqu'à ce que je me souviennne que j'étais en train de visiter un pays musulman.

N'a pas changé le père, toujours dans d'ces combines, c'est encore long ? On s'en reprend une ?

Le sixième jour ? En fait de pistes, il s'agit plutôt de routes, d'autoroutes, d'autoroutes à six voies, d'autoroutes à six voies construites à côté d'autoroutes à quatre voies. C'est vrai qu'il y a de la place dans le désert mais c'est à se demander s'il n'y a pas aussi un peu de pétrole. Le plein m'a coûté l'équivalent de quatre verres de vin contre dix à la station de Boudevilliers.

J'abandonne mon standard de conversion monétaire ainsi que le rêve de boire un bon vin ainsi que tout autre alcool, mon nouveau taux de référence sera le Wadi Shab encore sous-évalué, une monnaie antique et onirique hors du temps et du change.

Fallut-il qu'entre tous les mensonges racontés alors qu'enfants, fallut-il qu'entre pommes empoisonnées, citrouille et bottes de sept lieues et autres nabots, fallut-il qu'un seul de ces contes se révélât ? Un de ceux des mille et une nuits où tout est vrai. Les oiseaux enchanteurs pour commencer où ramages et plumages rivalisent de magnificence, le vieil homme sage qui veille sur sa barque, sésame pour traverser l'oued qui s'ouvre ensuite sur une vallée luxuriante. Salué par l'ombre des dattiers chargés de leurs fruits, on s'enfonce ensuite sous les arcades d'un chemin rocailleux menant à la caverne d'Ali-Baba. Son trésor est partout, dans la forme somptueuse des rochers, dans l'eau si claire, si fraîche, dans l'innocence du lieu. On ne doute du jardin originel que par l'absence de pommier. On quitte cet endroit magique en tapis volant.

Le septième jour, des corbeaux noirs sous un arbre-fromager près de la fontaine fomente une nouvelle fable, l'un tient en son bec un bout de pastèque

volé au marchand de fruits, un autre sur un arbre perché lance un lugubre croassement me tirant de ma rêverie de la veille, je réalise que le sevrage serait double, du vin plus une goutte et des femmes au compte-goutte; je parle évidemment des femmes qui comme chez nous s'activent en public et participent à l'animation des rues, des villages. Ici, des journées se passent sans pouvoir attester de leur présence. Que des hommes en turban qui déambulent en robe blanche sans col et sans jamais la moindre tâche. A la hauteur du cou, décalé sur la droite, pend un cordon laineux de vingt centimètres, paraît-il parfumé de musc. Ces hommes sont courtois, très amicaux entre eux, quand ils se rencontrent ils s'embrassent en se frottant mutuellement le nez. Les plus âgés passent leurs après-midis à jouer à un jeu local pratiqué directement sur le sol qui consiste à déplacer des cailloux sur du sable. Mais de femmes...aucune.

Elles restent à la maison (qui ont une cour intérieure et dont l'ensemble est souvent bariolé de kitch et strass splendide) et s'occupent des tâches et sans doute des tâches qui leurs sont réservées. S'il arrive d'en croiser, elles sont recouvertes d'une robe-pardessus et d'un voile noir. Sous leurs capes, elles portent une robe orientale très colorée et sertie de brillants tels qu'on peut en voir dans les vitrines des boutiques de tailleurs.

De ces femmes, on ne voit que leurs mains cuivrées où presque chaque doigt est orné d'un fin bijou en or. La brise se lève, un voile noir file sous nos yeux, le vent s'engouffrant sous sa robe lui donne l'apparence d'un oiseau qui déploie ses ailes et laisse apparaître un visage et des yeux foncés mystérieux. Soudain, le marchand de fruits se lève, crie, gesticule et frappe des mains. Il n'y a plus personne, les corbeaux se sont envolés.

- Il est parti tout seul ? Y parle que de lui. Mam's n'est pas avec ?

Le huitième jour. Même si j'ai jusque-là, parlé à la première personne, votre mère est bien là, les enfants et bien là juste à côté dans la voiture. Je la fais intervenir dans mon journal de façon précipitée mais nous sommes complètement perdus dans ce désert de pierres. Nous avons (un peu) faim et en sommes en train de nous brocarder de noms d'oiseaux volés dans

l'encyclopédie de nos 27 ans mariage. Nous en sommes aux formes familières. Nous n'avons pas de GPS dans la voiture. Votre mère tente de nous guider avec son iPhone mais le réseau est capricieux et s'il veut bien collaborer les chances sont grandes de se retrouver sur une route nouvelle qui ne figure pas encore sur l'écran. Il y a assez peu de routes, ce qui est rassurant par contre on peut rouler des heures sans que rien ne soit indiqué. Il n'est pas rare de traverser un grand bled sans pouvoir connaître son nom. On tourne en rond. Bordel ! C'est quand même pas ton iPhone qui nous envoie au sud alors qu'on doit rouler plein nord ! Ah bon, et toi la carte tu l'as lue avec le cul ? Bref, le nord, comme nous, comme le temps qui passe, comme la jauge d'essence semble s'être perdu.

Shell, là ! Que me chantes-tu là ? Une station d'essence là-bas ! Sauvés.

Nous arrivons à Ibra, ville de bédouins. C'est un mercredi, le jour où le marché est tenu par les femmes. On y vend des articles de mercerie, des bobines de fil, des vêtements, des accessoires spécifiques aux femmes bédouines, des masques, des voiles, des sandalettes. Sur un étal, je remarque un tas de lingerie, slip, string, culottes et soutien-gorge couleur chair, en vrac made in China, le même tas qu'on peut trouver chez nous et dans tous les pays du monde. Ouf, quel que soit le régime politique et la place que les femmes y prennent, l'internationale de la culotte sera le genre féminin. Elles parlent beaucoup ces femmes, ça poularde.

Votre mère adore. Pas évident jusque-là pour une occidentale (qui fait attention à ses tenues, épaules et jambes couvertes) de trouver ses marques, souvent seule femme au milieu d'hommes auteurs certaines fois de regards équivoques, elle peut être carrément ignorée lors des formules de présentation ou d'adieux.

Par contre, pour moi, ce brouhaha devient l'éventuelle première circonstance atténuante aux hommes à laisser leurs femmes à la maison.

Neuvième jour. Que devient Poutine dans tout ça ? Il n'avait que huit ans et demi quand les Américains ont pris une branlée monumentale dans la

baie des cochons à Cuba en 61 et ne savait pas encore qu'il serait officier au KGB, puis plus tard directeur du SFS (service fédéral de sécurité). Je me demande...son métier d'espion, il ne l'aurait pas appris ici, sur cette baie ... des Tortues.

Ça se passe la nuit, il faut marcher sans bruit. A tout moment, le risque est là de tomber dans des trous nombreux qui recouvrent la plage qu'on croit endormie. On s'arrête. Rien ne se passe. Stop!
Pas de flash ! Soudain une projection de sable s'abat sur nous. Serrez-vous à gauche ! On s'accroupit. Une lumière infrarouge s'allume. Pas de flash !

Alors, sous le falot rougeâtre, on distingue une carapace de tortue à un mètre sous la surface du sable en train de recouvrir sa ponte. A grands coups violents de nageoires, elle projette le sable et avance centimètre par centimètre. Cela semble être épuisant. Une fois ses œufs recouverts comme si de rien n'était, la tortue avance encore de quelques mètres et creuse un trou factice pour tromper les prédateurs et leur faire croire que ses œufs sont enfouis dans ce trou-là. Si ce n'est pas une haute école de stratégie pour apprenti maître du monde, ça.

On passe la fin d'après-midi au souk. Dans ces dédales ombragés, voilés par la fumée des encensoirs, ainsi baignés dans l'odeur de vieille église, nous nous répandons le long des échoppes tenues principalement par des Indo-pakistanaïes. Ils nous hêlent sans insister avec ce r-rr-rroucoulemnt si particulier lorsque la lettre 'r' tente de traverser leurs lèvres.

L'un d'eux finit par nous attirer dans sa boutique où sont alignés des centaines de flacons et de fioles de parfum. Ah, la senteur du santal chaud et boisé, de l'huile de rose, du musc, de l'ambre et du très rare Hujari. Ici, laisser une trace parfumée de son passage est une marque de courtoisie venue de la nuit des temps autant pour les femmes que pour les hommes. Loin des après-rasages alcoolisés ou des eaux de toilette couvrant l'odeur de vieux dont s'aspergent les messieurs de chez nous, certaines fragrances portées par les hommes peuvent être déstabilisantes.

Je m'achète un turban que je garderai sur la tête pendant tout le séjour et qui me vaudra d'innombrables marques de sympathie. C'est pas pour me vanter mais, ainsi je ressemble un peu au Sultan, vous me verriez les enfants.

On s'arrête au coffee shop. Attention. Si le patron indien entend le moindre son qui ressemble au mot 'eat' (manger en anglais) patatras ! Un assortiment de récipients en plastique déraillés débarque instantanément. La soupe arrive dans un bol vert, le riz arrive dans un plat jaune, la bouteille en pet d'eau arrive, puis l'assiette bleue d'un ragoût rouge et de coriandre vert arrive, une sous-tasse orange rempli de naam arrive et la gastro arrive. Non c'est faux, c'est pas toujours appétissant mais très souvent, c'est bon et nous n'aurons jamais de problèmes de ce côté-là. Puis, pour 4 francs peut-on espérer des services en or ?

Ensuite le voisin du coffee shop, le barber shop, a voulu me tailler la moustache. Il m'a enfermé dans une sorte de cabine un peu comme les isolements de la Charrière quand on allait encore voter à pied ou en tracteur -mais vous n'avez pas connu-, avec les mêmes rideaux lourds et plus très frais. Il y a des lavettes usagées pendues un peu partout. Ça sent un peu la mousse, un peu la moisissure. Entre deux fissures sur le miroir, je reconnais à son reflet votre mère qui réussit l'expérience unique d'une présence féminine dans cet endroit.

Le coiffeur, avec des méthodes que je ne connaissais pas, attaque la taille. Après un certain temps, autre événement unique, son collègue attrape votre mère et alors à peine consentante, l'assoit à la cabine d'à côté.

Commence pour elle une séance épique de peeling ? De soins du visage avec des produits jaunâtres ? De massage facial ? De pétrissage des épaules et du dos ? De palpation du crâne ? De craquage des doigts ? Finalement, quand nous sortons, nous sommes plutôt détendus, contents, bien et... la peau douce.

Dans une vitrine, une télé, la BBC montre des images du bombardement (chimique ?) en Ghouta orientale. Trump et Poutine engagent un nouveau bras de fer.

Fin des jours. Aéroport international de Mascate dans le Sultanat d'Oman, le taximan dépose deux valises. Il est 16h30, il fait 36° centigrade, le vent est calme. Le chauffeur de taxi s'est arrêté au souk pendant la course pour nous offrir un jus de mangue et prendre un selfie. Les valises, inertes sur le trottoir, semblent appartenir à des gens qui n'ont pas envie de partir, à des gens qui ont oublié quelque chose.

Oublié de parler de la grande mosquée de Mascate, sa coupole somptueuse où est suspendu le plus grand chandelier du monde serti d'or 24 carats, son tapis fait main d'une seule pièce avec ses 1,7 milliard de nœuds, ses allées fleuries de jasmin dont le parfum nous accompagnera pendant plusieurs jours.

Oublié de décrire la ville de Sour l'enchanteresse, entourée d'eau et de chaleur, de raconter l'incroyable construction des boutres, ces immenses bateaux en teck aux courbures de coques élégantes et spectaculaires où tout est fait à la main, rivetés cuivre à l'ancienne par des ouvriers indiens. Certaines légendes prétendent que Sinbad le Marin naviguait sur ces boutres et aurait fait escale à Sour un soir.

J'ai oublié encore plein de choses, que peut-être on vous racontera à la maison, mais il est l'heure de préparer nos bagages pour le retour.

A tout bientôt, bisous. On se réjouit de vous revoir.

Bon, ben, ils ont l'air d'avoir passé de bonnes vacances. Dis, le spectacle à la Place du Marché, tout le monde dit que c'est génial, ça vient d'commencer, on y va ? Grouille !

La lettre est restée sur le bar, oblitérée une seconde fois par un rond de bière. Évidemment, c'est le vent qui voit tout, qui sait tout, qui pour cette fois, servira de poste restante ad aeternam.

Poutine

Comme souvent les retours, le voyage est éternel. Ils ne parlent pas beaucoup mais ils ont du soleil plein les yeux et chacun continue le périple dans sa tête. Ils se réjouissent de rentrer, de revoir leurs enfants, leurs copains, de raconter, de montrer leur bonne mine et leur teint hâlé. La mère conserve un sourire mince et satiné, elle trie les photos sur son iPhone et met à jour ses différents profils avec les meilleures images. De temps en temps, elle déroule ses doigts et admire ses bagues bédouines bien mises en valeur sur sa peau bronzée; elle les trouve sobres et originales.

Le père sort ses notes. Il réfléchit aux réalités moins parfumées du sultanat, ce pays si riche grâce au pétrole. Ces femmes qu'on range comme des objets, les libertés qui dérangent, la presse sous censure. Et ces gens que l'on voit travailler sur les chantiers, et dans les commerces sont tous asiatiques, indiens, népalais ou philippins, quels droits ont-ils ? Il aurait pu écrire ces choses, également, dans la lettre envoyée aux enfants. Il avait hésité à évoquer le jour manquant dans son journal, ce jour où avec leur mère, ils se sont pris le chou et quand, le lendemain réconciliés après une mise au point, il l'avait retrouvée avec sa chaleur, son entrain et surtout le bonheur si plein, si vrai qu'elle prodigue lorsqu'une situation la ravit. Mais cela, les enfants le savent. Les enfants ? Des adultes. Ils doivent bien se demander ce que vient faire Poutine dans la lettre, ont-ils compris qu'il n'est pas question de lui en tant que tel, mais de ce qu'il représente. L'ont-ils lue d'ailleurs, cette lettre ? Ils ne connaissent assurément pas cette (toute) petite histoire, qui lie la Russie, la révolution et la ville où ils sont nés ? Aussi, les histoires de la rue de l'Hôtel-de-Ville, de la plume, du responsable de l'arrivée des eaux et la passion, l'amour qui se cache derrière une marque de montre, de l'énergie

colossale qu'il faut pour bâtir une ville et y insuffler une âme créatrice, qu'en savent-ils ? Le père s'énerve sur sa propre descendance qui ne sait rien, qui se tape de tout, n'est-il pas temps pour eux de réanimer le blob et d'extruder la guimauve ? Il remue, lâche son cahier de notes, il l'enfile sans précaution dans le filet du siège où se flétrit une banane.

Il se dit :” En même temps, je ne peux que m'en prendre à moi-même, que leur ai-je appris, que leur ai-je apporté ? Ce temps perdu à leur lire ces comptines débiles au lieu de raconter la vraie Histoire. Quand ai-je pris du temps pour leur montrer les choses, les quartiers d'une cité féconde, leur faire entendre *Les Voix* de la rue qui s'amenuisent peu à peu pour devenir silencieuse. J'aurais été avec eux, suffisant, comme un Suisse qui pisse sur son tas de fumier, sans être foutu de me remettre en question.”

Il veut se lever, faire quelques pas, tromper ses impatiences mais le couloir est saturé, alors il continue à ruminer : “ Il y a tant de choses que j'aurais dû leur dire, les avertir. Un peu comme le prosaïque Charles B. l'avait fait avec moi, ou plutôt comme jadis, la jolie Rose, à la rue de l'Hôtel-de-Ville avec sa roulotte pleine d'espérance ; comme elle, qu'ils entretiennent leur joie de vivre quoi qu'il advienne, qu'il prennent en exemple le courage de sa sœur Églantine, qu'ils montrent ce qu'il ont dans le ventre, qu'ils arborent leur vraie couleur, qu'il restent vigilants face aux libertés qui se ratatinent, qu'ils changent le nom des rues s'il le faut, qu'ils contournent à jamais l'Impasse des Cons, qu'ils gardent leurs esprits en éveil comme Django Reinhardt, qu'ils crachent par terre et jurent que leur faiblesse sera leur force. Et puis tout ça..., ce n'est pas une lettre que j'aurais dû leur envoyer, j'aurais dû leur écrire un livre.”

Le père se calme un peu. Pas pour longtemps. L'humeur tourmentée, il pense à son père à présent, toujours reclus, malgré lui à l'hôpital. Et pourtant, il a l'impression de le sentir juste à côté, stoïque, assis sur une chaise en bois rempaillée sur l'aile de l'avion du vol 714, le visage blanchi par le givre. Et de sa main tendue vers l'avant, le pouce replié vers la paume, il indique encore le chemin. Il tente de lui faire un signe, mais il sait trop bien que son père se trouve devant la fenêtre de la 714 à l'hôpital, l'index recourbé dans

une vieille main tremblante au bout d'un bras décharné, cherchant à discerner d'éventuels oracles dans la fumée de la cheminée d'incinération, attendant le verdict qui l'assurerait d'une possible rémission. Par la fenêtre, il voit et considère sa ville; qui comme lui a donné le meilleur, qui comme lui a vécu.

Le père a de plus en plus chaud, il transpire du dos, son cœur se met à battre plus fort, il cherche de l'air vers les ridicules bouches d'aération au-dessus sa tête, il gesticule. Il veut sortir de cet avion. Tout de suite. A côté, la mère s'inquiète, ça va chéri, répond ?! Ça va chéri ? Elle lui tend une serviette qu'il passe sur son front fiévreux dont la moiteur décalque sur la serviette d'inquiétantes couleurs, elle prend une allure psychédélique. Il s'en rend compte. Bordel ! Qu'est-ce qui se passe, je suis en train de devenir fou, de suintier mon fief, ou quoi ? Du vert comme un sapin, du jaune comme un pissenlit, des teintes calcaires, cette serviette plissée n'est qu'un paysage. L'avion du retour survole tranquillement l'inébranlable massif du Jura.

Dans le train qui les ramène, la mère revient sur ce qui s'est passé dans l'avion. Le père confie ses états d'âme. Ils se tiennent la main, ils se sourient car ils savent bien que pour leurs enfants, le mieux est de continuer à leur accorder confiance comme ils l'ont toujours fait. La suite du voyage se poursuit sans plus de soucis. La mère envoie un whatsapp aux enfants : "Sommes de retour, venez manger à la maison demain midi". Les seuls événements marquants avant le terminus furent un premier message "J'ai un truc le soir arrive en retard bisous", puis quelques minutes après un deuxième et laconique "OK".

Après les retrouvailles dans la bonne humeur et le petit porto de circonstance, il est question de la lettre, - pourquoi Poutine ? - et de la fin du périple qui n'y était pas racontée.

Le père se réjouit, ses enfants veulent bien écouter la fin de l'histoire; mais il ne se rend pas compte que comme toujours, il va leur raconter une fable et non l'Histoire vraie. Voici.

A Oman, dans le sud-est, le vent et le sable ont réussi à composer un immense champ de dunes, un vrai désert comme le Sahara. Par la piste, on accède en véhicule tout-terrain au camp, lové dans une petite vallée, nous dormirons dans une tente circulaire décorée de tentures en laine colorée, d'un patchwork et de meubles d'artisanat bédouin.

Nous restons quelques instants à savourer la pureté des lignes des premières dunes. On nous amène un thé à la cardamome. A l'entrée sept ou huit dromadaires ruminent déjà équipés de selles. Sous ses allures de village bédouin, ce camp est en fait une petite base touristique, une trentaine de personnes séjournent ici. On nous propose de grimper plus haut dans les dunes en dromadaire pour le coucher de soleil. Nous sommes partants. Très rapidement, après l'acrobatique montée en selle, notre petite caravane se dirige vers l'ouest. Même si c'est touristique, payant, anti vegan, beauf, baba, bobo, trop court, au point qu'on me retire la carte de parti des Vert'libéraux, d'une authenticité relative, on s'en fout ! On s'en fou de joie ! Quel paysage, quelle sérénité.

Et toutes ces nuances d'ocres que les dunes s'échangent et cet abandon sur ces tranquilles vaisseaux du désert. Il n'y a rien, ce n'est pas sauvage, ça bouge comme des vagues de silice qui cherchent l'horizon. Le ciel est voilé, nous ne verrons pas le soleil s'éteindre sous les dunes. Mais je vois votre mère si heureuse et apporte de si belles images que cela n'a pas d'importance.

La nuit est tombée, nous nous dirigeons vers la tente pour manger. Une tempête de sable se prépare. On voit des éclairs au loin. Le vent et le sable s'engouffrent par les ouvertures. On nous change de place sans que nous n'y prenions garde, nous sommes encore sur nos dromadaires, dodelinant, béats. Après un repas silencieux, votre mère ressort l'encyclopédie des 27 ans de mariage, oui, oui, qui contient aussi des gros mots et aussi ceux qui font mal. Mais aussi ceux qui sont si simples et si jolis et qui parlent de vous quand vous étiez petits et aujourd'hui. Nous nous rappelons les premiers temps quand l'encyclopédie n'avait qu'une seule page, qu'un seul mot était griffonné, ce mot qui fut à la mode un jour et qu'il est devenu ringard de prononcer aujourd'hui : amour. Aussi, quand vos grands-parents, du haut de

leurs 27 ans de vie commune expliquaient ce truc qui nous faisait bien marrer ; après tout ce temps, on s'aime toujours .. mais autrement. Ensuite, votre mère prend une page au hasard et tombe évidemment sur le mot : nos_enfants_pour_la_vie.

Comme quoi. Bien heureusement, la tempête se calme. Un peu fatigués et les yeux remplis de soleil, il est temps de faire comme nos parents, d'aller s'aimer .. autrement.

On s'allonge sur le sable. Je mets la TV en marche pour le journal du soir. La tempête a fait des dégâts, l'écran ne montre que des étoiles. Je reconnais vaguement la grande casserole, j'essaye d'impressionner votre mère avec des noms des constellations, tous ces pays dorés que, par voie céleste, Simbad le Marin découvre sur son boutre où nous sommes embarqués en tant que marchands d'encens et de musc et que nous échangeons contre des escarcelles de Wadi Shab. Nous sommes les marchands d'hujari, les marchands ... de sable. Maman s'est endormie.

Couché sur le sable, face à cette infinité j'ai prié pour qu'un jour, Poutine lève lui aussi ses yeux gorgés d'amertume vers le ciel.

AUX ÉDITIONS SUR LE HAUT

Claude-Eric Hippenmeyer, *Enfance à Shanghai*, (à paraître)

Francis Kaufmann, *Vieillesse, mon beau souci*, (à paraître)

Pascal Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, (à paraître)

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de Ville*, 2019

Daniel Musy, *Mille Tableaux* (à paraître)

Ouvrage composé par l'auteur et imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
CH – 2300 La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch

Février 2020



ISBN 978- 2-9701393-3-2



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur-e-s de l'Arc jurassien

VILLES, GRANDILOQUENCES

Presque un roman, car l'histoire s'élabore à partir d'une succession de nouvelles qui tracent le parcours de l'un des habitants d'une ville à l'avenir incertain. Un peu hors du temps, il déambule à travers le siècle, il se construit des petites histoires qui forgent l'âme d'une ville. Mais cette ville au passé glorieux saura-t-elle résister au mépris des empires financiers et des puissances extérieures ?



Pascal Kaufmann est né à La Chaux-de-Fonds en mars 1961. Ce fils de paysan-écrivain devient technicien et travaille dans ce milieu horloger qui a façonné l'histoire des Montagnes neuchâtelaises. Comme citoyen, il s'engage politiquement pour défendre sa région et ne pas laisser la place aux extrêmes. Il nourrit régulièrement son site pascalkaufmann.net de ses textes.

ISBN 978-2-9701393-3-2

ISBN 978-2-9701392-3-2

